

Photo de couverture : Roger-Viollet

© CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE - 1985
I S S N : 0241-6093 — I S B N : 2-85319-149-7

Conseil international de la langue française



103, rue de Lille, 75007 Paris

Association internationale reconnue d'utilité publique (décret du 29/12/1972), le **CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE** regroupe des représentants des pays d'expression française des différentes régions du monde et intervient notamment dans le domaine des sciences et des techniques.

Il a pour tâche :

- d'enrichir la langue française,
- de favoriser son rayonnement,
- d'organiser sa communication avec les autres langues,
- de promouvoir le dialogue des cultures.

L'action du CILF s'exprime, pour une grande part, à travers ses **PUBLICATIONS** :

REVUES

- de terminologie
LA BANQUE DES MOTS
- de linguistique
LE FRANÇAIS MODERNE

OUVRAGES

***DICTIONNAIRES**, plus de 30 titres parus, offrant :

- une terminologie de références aux pays d'expression française,
- des outils de traduction.

Quelques titres, parmi les plus récents :

- Vocabulaire de la micrographie
- Vocabulaire d'astronomie
- Vocabulaire technique du tabac
- Dictionnaire de termes nouveaux des sciences et des techniques.

***MANUELS DE FORMATION** en agronomie tropicale et en mécanique, 40 titres

Collection « **TECHNIQUES VIVANTES** »

***CONTES** des pays d'Afrique, de l'Océan Indien, des Caraïbes, destinés :

- en langue française, à un large public,
- en textes bilingues, plus particulièrement aux écoles pour l'alphabétisation en langue maternelle.

Collection « **FLEUVE ET FLAMME** ».

Contes bambara

Collection réalisée
en collaboration avec le Laboratoire
des Langues et Civilisations
à Tradition Orale
(LP 3.121 du CNRS)

A
8982

Contes bambara

Mali et Sénégal oriental



Textes recueillis et traduits par Veronika GÖRÖG-KARADY
et Gérard MEYER (Langage et Culture en Afrique de l'Ouest -
Unité associée du CNRS)

Illustrations de Olivier MINGASSON

Publié avec le concours du ministère des Relations extérieures
(Coopération et Développement)



8982
CONSEIL INTERNATIONAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE
103, rue de Lille - 75007 Paris

93, rue Jeanne d'Arc 75013 Paris

edicef

Dans la même collection :

(série monolingue)

- Contes de la savane*
- Contes des lagunes et des savanes (Côte d'Ivoire)
- Contes du Sahel*
- Contes du Zaïre
- Contes de la forêt*
- Contes de Tolé (Centrafrique)
- Contes du Cameroun
- Contes et légendes soninké (Mali, Sénégal, Mauritanie)
- Contes créoles de l'Océan Indien
- Contes zarma du Niger
- Contes de Madagascar
- Contes peuls de Bâba Zandou (Cameroun)
- N'ouvre pas à l'ogre (Zaïre)
- Contes du Rwanda
- L'enfant rusé et autres contes bambara (Mali, Sénégal oriental)
- Contes d'Algérie
- Contes du Burkina

Hors collection : Contes andalous

(série bilingue)

- Contes du pays des rivières*
- Wanto... et l'origine des choses*
- Chansons et proverbes lingala*
- Contes et récits du Tchad*
- Les aventures de Petit Jean (Océan Indien)
- Lièvre, Grand Diable et autres*
- Contes et légendes soninké*
- Contes malgaches*
- En suivant le calebassier (Niger)
- Contes créoles d'Haïti
- Contes comoriens
- Contes de Djibouti
- Mes mensonges du soir (Côte d'Ivoire)
- Contes créoles de Guinée Bissau
- Femmes et monstres 1 et 2 (Madagascar)
- Contes maghrébins
- Contes ruandais
- Proverbes et contes mossi (Burkina)
- Histoires canaques (Nouvelle Calédonie)
- Contes akan du Ghana
- Bâba Zandou raconte (Cameroun)
- Contes montagnais (Québec)
- Contes luba et kongo du Zaïre
- Fablier de São Tomé
- Contes berbères du Grand Atlas
- Contes et récits peuls du Fouta Djallon

Les titres suivis d'un astérisque ne sont plus disponibles

INTRODUCTION

Les contes présentés dans ce volume ont été recueillis à Bamako (Mali) en janvier 1972 par Veronika Görög-Karady et en juillet et août 1973 à Sikasso et à Tambacounda (Sénégal Oriental) par Gérard Meyer.

Les contes bamakois furent récités à l'occasion de deux veillées. Parmi nos cinq conteuses, évoquons en premier lieu Maisa Diarra, alors âgée de 50 ans, mère de huit enfants, qui disait tenir ses contes de son père. Elle nous en raconta 23. Maisa Diarra affectionnait les récits relativement longs avec des protagonistes humains. Jeja Traore, une voisine de Maisa Diarra, âgée de 35 ans, et Fatoumata Cisse, jeune fille de 23 ans, élève infirmière, prirent elles aussi plusieurs fois la parole au cours de ces deux soirées.

Les deux veillées furent suscitées par Almani Maliki Yattara, collaborateur de l'Institut des Sciences Humaines du Mali, qui me présenta à de nombreuses personnes de son quartier. La première veillée eut lieu dans la cour de la concession que Maisa Diarra

partageait avec plusieurs autres familles. La seconde fois, on se réunit chez Almami Maliki Yattara. Les deux fois, en début de soirée, les participants ne furent pas nombreux, mais peu à peu les gens arrivaient, s'asseyaient autour du feu et prenaient spontanément la parole.

Les deux principaux conteurs de Gérard Meyer étaient Mamadou Diarra, employé des chemins de fer, âgé de 50 ans, résidant à Tambacounda mais d'origine bamakoise, et Abdoulaye Camara, jeune cultivateur de 15 ans habitant à Sikasso. Ce dernier, que ses camarades désignaient comme bon conteur, avait une préférence pour les contes d'animaux, généralement courts. Mamadou Diarra avait la réputation de connaître beaucoup de contes, qu'il récitait uniquement le soir, car : « Si tu dis les contes pendant la journée, ton père ou ta mère va mourir. » Lorsqu'on lui demandait de qui il tenait ses récits, il se contentait de répondre : « Est-ce que je ne suis pas Bambara ? »

Quelques données à propos de ces récits :

A part quelques uns qui démarrent directement sur l'action, les contes sont précédés d'une formule initiale consacrée par la tradition, mais qui comporte des variantes.

Le plus souvent le conteur annonce son récit : « Petit conte, petit conte » ou simplement « Conte » (traduit « Voici un conte »). Cette annonce est souvent suivie par la phrase : « Je le pose sur un tel » (traduit : « Je vais raconter l'histoire d'un tel ») ou, un peu différemment : « Je l'ai coupé (le conte) et l'ai posé sur un tel », c'est-à-dire : « Je l'ai détaché des autres contes » (traduit ici par « Voici le conte

que j'ai choisi »). Parfois le conteur commence directement par cette dernière formule ; maintes fois, les locutions figées sont précédées par « Bien ». Plus rarement, les contes débutent par la phrase : « Il y avait un tel » ou « Cela est arrivé à un tel ». Les formules finales les plus habituelles sont : « A l'endroit où je l'ai trouvé, je le pose (ou laisse) là-bas », « A l'endroit où je l'ai vu, je le laisse là-bas ». Quelques contes se terminent sans formule spéciale.

Dans les récits s'insèrent à plusieurs reprises des chansons qui, fréquemment, constituent des dialogues entre deux personnages. Elles sont plus rares dans les contes d'animaux. Le style est réaliste, et le vocabulaire est celui de la vie de tous les jours. Les phrases, souvent courtes, s'enchaînent avec aisance. Les commentaires sont peu abondants mais parfois la morale de l'histoire est formulée en conclusion. On relève le nombre élevé d'exclamations et d'onomatopées. La répétition dont il est fait grand usage est à la fois fonctionnelle — aide de la mémorisation — et stylistique — les effets de rythme rehaussent la qualité poétique des récits. Bien bâtis, cohérents, les contes à épisodes multiples se déroulent sans accroc.

Les thèmes et personnages sont familiers à ceux qui ont l'habitude de fréquenter les contes de l'Ouest africain.

De très nombreux récits brodent sur le thème du mariage. On retrouve le jeune homme qui doit affronter le père de la jeune fille de son choix pour pouvoir se marier. En effet, le père-roi séquestre sa fille, ou encore impose des épreuves 'impossibles' à réussir. Toutefois, le meilleur des prétendants vaincra la résistance paternelle grâce à une astuce ou

à une alliance magique. La vie, le mariage l'emportent sur la vieille génération et la mort.

Dans le conte plein d'humour et très goûté par les Bambara intitulé *La fille et le flutiau*, c'est la jeune fille qui craint et refuse la vie adulte, la sexualité et le mariage. Mais elle finira par être ramenée à la raison par l'action jointe du futur mari et de sa propre mère. Ailleurs, le personnage maternel affiche une attitude anti-sociale, 'anti-mariage'. Elle prendra alors la figure d'une sorcière, attaquant la vie de sa belle-fille. Cette méchante mère trouvera la mort sous les balles de son propre fils.

Plusieurs récits dépeignent les conflits et méfaits qui ont pour origine la situation créée par la polygamie. L'antagonisme se manifeste entre coépouses d'une part, entre le mari et ses (ou une de ses) épouses d'autre part. Ces conflits sont aggravés par la différence de statut quasi institutionnalisée entre épouse favorite et épouse mal-aimée dont la rivalité se cristallise souvent sur leur fécondité respective. L'attrait sexuel et esthétique d'une part, la fécondité d'autre part, représentent les atouts majeurs dont elles disposent dans la compétition matrimoniale. La polygamie a également ses répercussions sur les relations entre les enfants et les coépouses de leur mère ainsi que entre les enfants eux-mêmes (issus d'un même père). L'opposition entre deux types de solidarité, l'une créée par les liens de sang, l'autre par l'alliance, est présentée dans les contes dont les protagonistes sont le couple frère-sœur. La sœur aînée, qui abandonne son cadet pour se marier, se condamnera elle-même à la mort ou tout au moins à une métamorphose (elle se transforme en

mouche, forme d'autopunition qui revient souvent dans les contes bambara). Un autre cas de figure est proposé dans le conte où l'aîné est le frère : il est prêt à défendre sa sœur contre l'homme 'extérieur' qui veut ravir sa cadette pour l'épouser. Néanmoins, malgré sa bravoure, il sera vaincu grâce à une ruse : frère et sœur devront se quitter. Ce récit, de forte coloration psychologique, montre le conflit entre aspirations individuelles et destin social.

Un cycle bien nourri a pour protagoniste l'enfant. Celui-ci est d'ailleurs, implicitement ou non, le personnage clé de nombreux contes sur le mariage. Les conflits entre coépouses par exemple ont pour enjeu dans bien des cas une grossesse.

Un premier ensemble montre l'enfant 'déprécié', malheureux c'est-à-dire l'orphelin(e). Ces récits débutent le plus souvent par l'évocation et la présentation de la situation malheureuse du protagoniste. Par la suite, en raison d'un retournement miraculeux du destin, un dénouement heureux suivra.

L'enfant doté d'une grande intelligence, doublée souvent de ruse ou de force surnaturelle, est le héros d'un autre groupe de récits. Ainsi prenant l'apparence d'un simplet, le héros pleurnichard qui finira par obtenir une fiancée au prix d'un oiseau élabore savamment toute une stratégie 'capitaliste' pour atteindre son objectif. Par son haut fait, il prouve sa supériorité sur son aîné et devient simultanément un héros civilisateur. La tactique de l'investissement et l'esprit de compétition se révèlent payants.

L'homologue africain du Petit Poucet, qui trouve

un malin plaisir à déjouer toutes les ruses de son adversaire, la méchante sorcière, fait déjà son entrée dans le monde de façon exceptionnelle. Enfant né adulte, il vaincra grâce à son pouvoir magique qu'il utilise à des fins exclusivement bénéfiques. Ses stratagèmes se justifient en effet par le caractère monstrueux de son adversaire.

Un autre enfant, bien plus déroutant, est celui qu'on a l'habitude d'appeler Enfant Terrible. Au premier abord, il apparaît comme une somme de monstruosité incongrues et aberrantes, un génie du mal dont les méfaits frappent par leur gratuité. En fait, seule une analyse qui tient compte de l'ensemble des variantes et les situe dans leur contexte socioculturel permet de dégager le sens des épisodes bizarres et saisir la signification profonde de ces narrations. On comprend alors que cet être hors du commun, qui refuse les liens d'amitié, de parenté et de solidarité ainsi que les règles morales fondamentales — telle la reconnaissance à l'égard d'un bienfaiteur — a pour objectif de se libérer du monde normal et de ses lois et agit pour cette raison selon la logique d'un « monde à l'envers ». Or, ses actes à l'envers rappellent certaines étapes de la démarche initiatique prescrites pour les membres des sociétés initiatiques bambara. L'élément commun essentiel est donc que le héros terrible des contes aussi bien que les candidats à l'initiation affichent des attitudes déviantes pour exprimer, 'signifier' leur liberté par rapport à toutes règles et contraintes sociales.

Les quelques contes d'animaux du volume jouent sur l'opposition entre l'animal faible, qui compense

son insuffisance physique par sa fourberie et sa perspicacité, et son opposant bien musclé mais stupide, ou de caractère douteux. Le couple classique est composé du lièvre et de l'hyène mais d'autres espèces peuvent également surgir pour tenir les mêmes rôles.

Pour terminer, jetons un rapide coup d'œil sur les structures narratives qui modèlent les récits. Ils s'articulent dans une proportion importante sur deux schèmes de base. Il y a d'abord les contes débutant par une faute ou un méfait et qui se terminent par un acte de réparation — si les conséquences de la faute ne sont pas irréversibles — ou par la punition plus ou moins grave du coupable.

Le second ensemble de contes a pour début une situation de manque, manque qui pousse le protagoniste à s'engager dans une action ou aventure. Grâce à la réalisation de l'entreprise, le manque sera supprimé.

Dans la plupart des histoires à méfait, il n'y a qu'un conflit central et les actions des personnages mènent à sa solution. Toutefois, l'existence de plusieurs épisodes (méfaits répétés par exemple), n'altère pas pour autant l'économie générale des récits. Par ailleurs, la gradation subtile entre méfaits et châtements révèle tout un système de valeurs. Le rôle de justicier peut échoir à la victime présumée, à allié(e) de la victime, voire au malfaiteur lui-même (il meurt de honte, perd son caractère humain : devient une mouche par exemple). Dans d'autres cas, le justicier ne participe pas à l'intrigue, il survient uniquement pour exécuter le châtement. En dehors du malfaiteur, de la victime et du justicier, un personnage auxiliaire (humain ou animal) intervient très souvent.

Les contes construits sur le schème manque-manque supprimé sont moins fortement représentés dans le corpus bambara que les récits méfait-punition. A maintes reprises, c'est le désir d'obtenir une épouse qui fait démarrer l'action. Le héros dynamique, entreprenant, de ce type de narration agit seul. Il est dans ce cas très fort, parfois même doté d'une puissance surnaturelle ; ou encore, en raison de ses qualités, il est soutenu par un personnage médiateur (donateur ou conseiller). Il doit réussir des épreuves qualifiantes et exécuter fidèlement ordres et conseils sans s'interroger sur leur bien-fondé. Dans ces récits avec manque-manque supprimé on retrouve également la structure répétitive. Ainsi dans le conte intitulé *Les échanges successifs* le héros n'atteint son objectif qu'au terme de plusieurs épisodes agencés selon le même scénario. Dans d'autres cas, plusieurs histoires s'enchaînent : après la liquidation d'un premier manque, il en apparaît un second qui sera supprimé à son tour. Certains récits relèvent à la fois des deux schème-types. Enfin, il existe des contes qui n'entrent que partiellement dans ces modèles.

Sans pouvoir expliquer de façon satisfaisante la signification de la prédominance du schème méfait-punition dans le corpus bambara disponible à ce jour, on serait tenter de l'expliquer par la nature normative de cette littérature, par les préoccupations pédagogiques qui s'y traduisent : condamnation sévère de tout écart par rapport aux lois en vigueur et, ce qui va de pair, condamnation de toute velléité d'individualisme.

Les contes avec manque-manque supprimé éclaireraient davantage les aspirations et les visées principales de la société dont l'une des plus fondamentales

est d'avoir une famille, épouse(s) et enfants. Ce désir implique la nécessité d'entrer dans un large réseau social, dans des relations d'interdépendance et d'échanges.

On y trouve également une apologie des qualités les plus prisées dont l'intelligence, l'esprit de finesse, la ruse.

Véronika GÖRÖG-KARADY

Nous remercions Françoise TSOUNGUI qui a bien voulu revoir avec nous les textes français.

LES BAMBARA

« Les Bambara, qui comptent environ un million de personnes, vivent au Mali en symbiose avec d'autres peuples du Soudan occidental, sur les cours supérieurs du Niger et du Sénégal. Ils sont groupés principalement autour de Bamako, Ségou et Bougouni.

Le rôle historique des Bambara fut important depuis l'invasion, au XVII^e siècle, des Peul du Macina qui leur imposèrent leur suzeraineté. Ils étaient conduits par deux frères légendaires, Baramangolo et Niangolo, qui formèrent chacun un royaume : celui de Ségou sur le Niger et celui du Kaarta plus à l'ouest. Ces royaumes Bambara furent détruits au XIX^e siècle par les Toucouleurs.

LES TECHNIQUES

Pour les Bambara, l'agriculture est le seul travail noble, et l'accord est unanime sur leur habileté à tirer le meilleur parti d'une terre rétive. Millet, riz, ignames et bananes sont les cultures principales. Les surplus sont cédés aux Peul en échange de bovidés. Le cheval est signe de richesse. Le coton est cultivé, filé par les femmes et tissé par les hommes qui en font des vêtements.

LES CADRES SOCIAUX

La cellule sociale est le patri-lignage, groupant les hommes qui se reconnaissent un ancêtre commun, leurs épouses et leurs enfants. Chaque famille élémentaire vit dans une case. L'ensemble des habitations d'un même lignage est entouré d'une clôture et soumis à la juridiction du Fa, désigné par un conseil de vieillards. Le mariage est interdit à l'intérieur du lignage, mais recommandé avec un membre du lignage de la mère : c'est, en fait, le mode d'alliance le plus usité entre les groupes de parenté, qui adoptent parfois la coutume d'échanger des femmes. Les Fa obéissent au chef du village, héritier du fondateur, maître de la terre, juge, organisateur du culte et des initiations. Car, en plus des liens de descendance commune, les Bambara sont unis en des classes d'âge ; en effet, depuis l'enfance jusqu'à la circoncision qui marque son entrée dans le monde des adultes, le jeune garçon passe par des stades successifs de sociétés qui complètent son éducation, en lui révélant peu à peu les principes de la philosophie bambara. Les garçons initiés ensemble sont unis pour la vie ; ils se secourent mutuellement, et surtout ils organisent le travail agricole de façon que chacun reçoive de l'aide sans perdre de temps. Les femmes ont une organisation parallèle qui facilite les semailles, la rentrée des récoltes et les travaux domestiques. L'autorité politique et rituelle est exercée, sur tous les Bambara, par le Fama, héritier de la famille la plus puissante. Son pouvoir sur les hommes et sur les biens est absolu. Représentant tous les ancêtres, c'est lui qui dispense la vie. Sa parole est une force telle que, par prudence, il chuchote ses ordres à

l'oreille d'un forgeron, qui les répète à haute voix. Il prélève l'impôt, rend la justice, déclare les guerres, noue les alliances, entretient l'armée de cavaliers. Mais il ne prend aucune décision sans consulter les notables et les délégués de chaque village.

Toute propriété est communautaire. Le premier occupant est maître de la terre, dont il distribue des parts aux chefs des familles élémentaires. De même, le patrimoine lignager est administré par le Fa. Les opérations agricoles sont décidées par le maître de la terre qui distribue les tâches par classe d'âge. Toutefois, chacun a le droit d'avoir un petit champ personnel et de le cultiver en surplus.

Ceux qui ne travaillent pas la terre, les artisans, sont méprisés et forment des castes endogames : forgerons dont les femmes sont potières, ouvriers du cuivre, du cuir, du bois, chasseurs, pêcheurs, griots. Les forgerons sont les plus puissants à cause de leurs fonctions accessoires, prêtres, circonciseurs, bourreaux, fossoyeurs, puisatiers, sculpteurs.

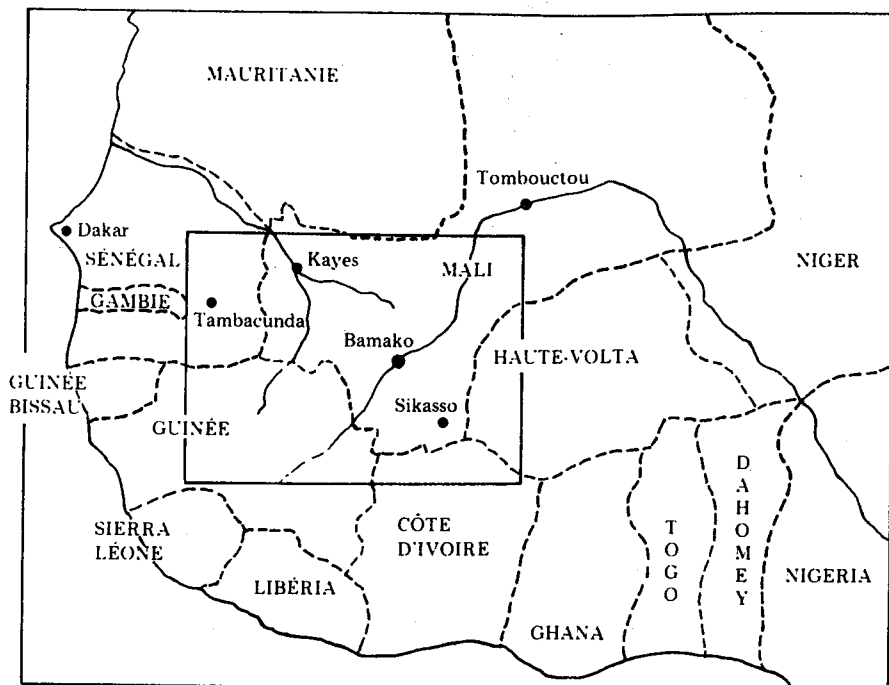
PHILOSOPHIE

Pour les Bambara, l'univers n'a de sens que par l'homme. Mais celui-ci ne croît pas spontanément comme les plantes et les animaux. Il faut lui apprendre son origine, sa nature, la façon dont il doit mener son existence pour atteindre sa fin, qui est l'union mystique avec Dieu. Les six sociétés d'initiations par lesquelles chacun doit passer pour se prévaloir d'une éducation accomplie, coopèrent à la libération de l'homme, chacune d'elles se spécialisant dans la découverte d'un des aspects de la destinée humaine. Comme toutes les mystiques, celle-ci n'atteint

son but qu'après des épreuves corporelles pénibles, une mort fictive et une renaissance. La joie de l'homme libéré et uni à l'esprit transcendant s'exprime en des danses, lascives seulement pour ceux qui n'en comprennent pas le sens profond ; l'extase est comparée à la jouissance sexuelle, comme dans bien d'autres cultures. Plusieurs auteurs ont remarqué la similitude de la pensée bambara avec celle de la Grèce antique, spécialement avec la philosophie stoïcienne du III^e siècle avant notre ère. Il est permis d'y voir aussi des analogies avec la Bible, surtout dans les idées concernant la parole ou le verbe : la parole est aussi longue que l'humanité, et l'homme étant l'expression éminente du monde, verbe et univers s'identifient.

Il importe peu de savoir s'il s'agit d'antiques diffusions de sagesse, ou d'inventions indépendantes. Mais on ne saurait trop insister sur le fait que les Bambara ont couronné leur modeste culture matérielle d'une solide superstructure morale et intellectuelle, portant son effort principal sur l'éducation et enrichie d'observations sur l'homme et sur la nature. N'ayant pas de support écrit, leur pensée repose sur des objets concrets, sur des rites que chacun répète pour franchir les étapes de la vie et la développer selon une éthique bien construite. Cette vision et cette pratique les aident, en retour, à accomplir les travaux quotidiens de leur vie. Leur art tend à suggérer le sacré et à inspirer la joie qui naît du dépassement d'une vie uniquement vouée aux préoccupations matérielles. »

Extraits de l'Article de J. MAQUET dans :
Encyclopaedia Universalis - France S.A.
1968, vol. II, pp. 1058-1059



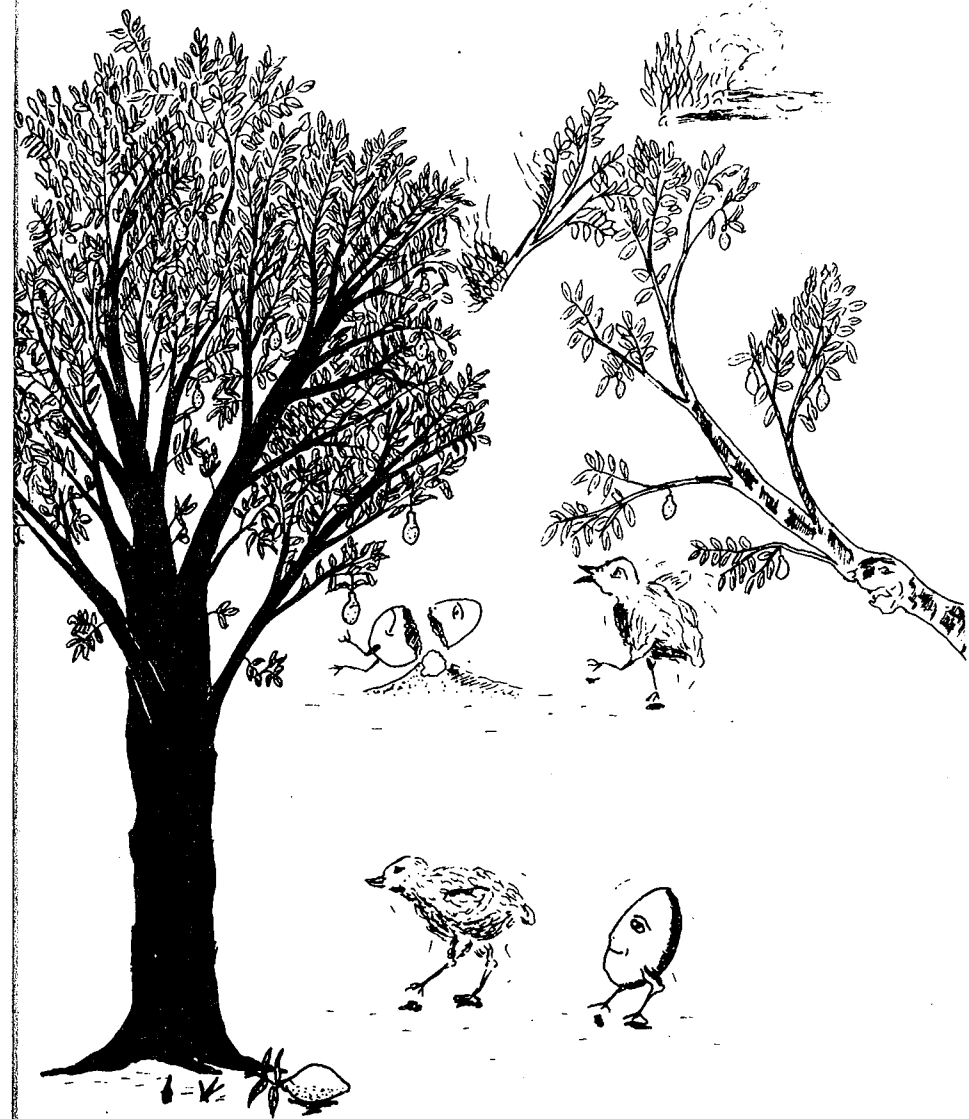
Le rectangle couvre la zone où le bambara (malinké) est parlé comme langue première ou comme langue véhiculaire.

*Nous dédions cet ouvrage
à nos conteurs et conteuses*

CAMARA Abdoulaye	Sikasso
CISSE Fatoumata	Bamako
DIARRA Awa	Bamako
DIARRA Maïsa	Bamako
DIARRA Mamadou	Tambacounda
SISSOKO Mamadou	Tambacounda
TAMBARA Fatou	Bamako
TOURE Souleymane	Sikasso
TRAORE Jeja	Bamako



SYÈFAN ANI SYÈDENIN
HISTOIRE DE CRÉATION



SYÈFAN ANI SYÈDENNING

nsiirinin, nsiirinin.
syèfan ani syèdennin o tun tagara lenburukariyòrò
syèdennin ko ko syèfan ka yèlèn lenburusun na
ka lenburu kari.
syèfan ko ko ale tè yèlèn.
syèdennin yèlènna ka lenburusun yuguyugu.
lenburu binna.
o ye o dun.
syèfan fana yèlènna
ko syèdennin ka buguri cè ka a bila ale jukòrò
ko ni ale binna ko ale tè ci.
syèdennin ye buguri cè ka a bila a kòrò
ka bèlèdenninkisènin bila o cè ra.
syèfan ye a yuguyugu ka bò
ka na kè bèlèdennin kan poyi ! ka a ci.
syèdennin ka yèlè ka yèlè ka yèlè
kala ye a kan tigè
kala ka yèlè ka yèlè ka yèlè
tasuma ye a minè,
tasuma ka yèlè ka yèlè ka yèlè
ji ye a faga
ji ka yèlè ka yèlè ka yèlè

* La transcription suit les principes et les règles énoncés dans le Décret n° 85/PG du 26 mai 1967, fixant l'alphabet pour la transcription des langues du Mali.

HISTOIRE DE CRÉATION

Petit conte, petit conte.
L'œuf et le poussin voulaient cueillir des citrons.
Le poussin dit à l'œuf de monter sur le citronnier
et cueillir les citrons.
L'œuf répondit qu'il ne monterait point.
Le poussin grimpa et secoua le citronnier.
Les citrons tombèrent,
Ils les mangèrent.
L'œuf à son tour monta, disant au poussin
de prendre de la poussière et de l'étaler sous lui.
De cette façon, s'il tombait, il ne se casserait pas.
Le poussin ramassa de la poussière,
il l'étala sous l'arbre mais y cacha un caillou.
L'œuf secoua le citronnier et tomba
sur le petit caillou, *poyi* ! et il se brisa.
Et le poussin de rire, de rire et de rire.
Mais une branche lui coupa la tête.
Et la branche de rire, de rire et de rire.
Le feu la brûla.
Et le feu de rire, de rire et de rire.
L'eau l'éteignit.
Et l'eau de rire, de rire et de rire.

dugukolo ye a min
dugukolo ka yèlè ka yèlè ka yèlè
a ni Ala kèlèla.
Ala ye a ta ka bin.
kabini o bòra a la
a bè o nõ na.
n ye nsiirinin sòrò yòrò min, n ye a bila yen.

La terre l'absorba.
Et la terre de rire, de rire et de rire.
La terre et Dieu se querellèrent.
Dieu l'attrapa et la fit tomber.
C'est depuis ce jour-là
qu'elle est à sa place.
J'ai laissé ce petit conte là où je l'ai trouvé.

MANSAKÈ DENMUSO FURULI
UNE FILLE DIFFICILE À OBTENIR

MANSAKÈ DENMUSO FURULI

ntalen.

mansakè dò don kurun dò bè a rò
a ko mògò tè ale den sòro
fo ni min ye o ci a kaya la.
o ye duguw yaala.
jamana wèrèw lá, o ye o bèè yaala.
u ma mògò sòrò
min bè se ka kurun nin ci a fòrò la.
cè dò wulila ko ale bè taga mansakè den nò fè.
o wulila, a tagara.
a ni musokòrònin dò bèna sira rò.
a ko a ye ko cè i bè taga min ?
ko n fana ye o mèn ko mansakè den bè yen
ko a cè ka nyi, a nyògòn tè a na kun
a nyògòn tè walina kun.
sisan, ni n fana bè se ka kurun nin ci
ni n bè a ci
o bè musonin di n ma.
ni n tè se ka a ci,
n bè a to yen.
musokòrònin ko sisan, na yan
a ko ne ka doni filè
ne dèmè n ka doni ka sanba.
a ko ayiwa, ko baasi tè.

UNE FILLE DIFFICILE À OBTENIR

Conte.

Il était un roi qui possédait une pierre.
Il proclama que nul ne pourrait avoir sa fille,
sauf l'homme qui briserait la pierre avec son sexe¹.
On parcourut tous les villages,
on parcourut tous les autres pays,
on ne trouva personne
qui puisse briser cette pierre.
Un jour, un homme voulut courtiser la fille du roi.
Il se leva et partit.
En cours de route, il rencontra une vieille femme².
Celle-ci lui demanda : « Homme, où vas-tu ?
— J'ai appris que la fille du roi est très belle,
elle n'a pas sa pareille chez sa mère,
elle n'a pas sa pareille chez les mères des autres.
Alors, si moi, je peux casser cette pierre,
je la casserai
et le roi me donnera sa fille.
Et si je n'arrive pas à la casser,
tant pis, j'en resterai là. »
La vieille femme dit alors :
« Viens ici. Vois-tu mon fardeau ?
Aide-moi à le ramener.
— Bon, d'accord. »

a ye o ka doni ta.
a ni a tagara, a ni a tagara.
musokòrònin ye furamugu ta ka a di a ma.
a ye furamugu ta ka a di a ma tuma min, a seginna.
ònhòn, a ko ni i tagara
i bè a susa i fòrò la
ni i ye a susa i fòrò la
i bè a susa bèlè la
i bè a ci.
a ko baasi tè.
a tagara mansakè bara.
a tagara tuma min, ko mansakè ! a ko aw ni su !
a ko nba !
a ko è ne fana ye kibaru mèn
ne nana o de nò fè.
ko i nana o de nò fè ?
a ko ayiwa, baasi tè.
kurun nin filè nin ye yan.
a ko kuma caman tè a rò.
i bè taga kurun nin kan
ni i sera ka kurun nin ci
a ko n denmuso filè i nyè yan,
n bè a ta ka a di i ma.
a ko ayiwa, baasi tè.
cè nin fana tagara kurun nin na
ka kulusi bò
ka a fòrò minè a bolo
ka a gosi fara la.
cè nin ye kurun ci.
o ye a ci tuma min na
mansakè tagara ka denmuso minè
ka a ko ka saniya
ka sanu di a ma
ka wari di a ma
ka a di a ma.
u tagara.

Et il lui porta son fardeau.
Ils partirent ensemble.
La vieille prit une poudre végétale³, la lui donna.
L'homme s'en retourna avec la poudre.
« Hé ! le rappella-t-elle, avant d'arriver,
tu enduiras ta verge de cette poudre.
Quand tu l'auras fait,
tu froterras ta verge contre la pierre
et celle-ci se cassera.
— C'est entendu ! » répondit-il
et il partit chez le roi.
Il arriva et lui dit : « Roi, je te salue. »
Le roi répondit : « Merci !
— Moi aussi, j'ai appris la nouvelle ;
c'est pour cette raison que je suis venu.
— C'est pour cela que tu es venu ?
C'est bien !
Assez de paroles, voici la pierre :
approche-toi.
Si tu arrives à la casser,
je te donne ma fille que voici.
— C'est bien », dit l'homme.
Il s'approcha alors de la pierre,
ôta son pantalon,
saisit sa verge,
la frappa sur la pierre :
celle-ci se brisa.
En voyant cela,
le roi partit chercher sa fille,
la fit laver soigneusement,
lui donna de l'or⁴,
lui donna de l'argent
et la remit à l'homme.
Ils partirent ensemble.

NOTES

1. Ce genre d'épreuve « scabreuse » se retrouve fréquemment comme condition posée pour l'acceptation d'un prétendant, dans les contes de l'Ouest africain. F.V. Equilbecq (*Contes populaires d'Afrique occidentale* — Paris — Maisonneuve et Larose — 1972, p. 56) le considère comme un procédé exclusivement africain.
2. La vieille femme joue ici encore le rôle de bienfaitrice.
3. La poudre végétale est utilisée dans la pharmacopée traditionnelle. Elle possède également une valeur magique.
4. L'or et l'argent ne sont pas uniquement signes de richesse : ils sont aussi les symboles de la fécondité.

BANINJÈGÈNÈ FURULI LE NOM QU'IL FAUT TROUVER*

BANINJÈGÈNÈ FURULI

n ye a tigè ka a da cè dò la.
a ye den dò sòro.
a ma sòn ka a tògò fò mòngò si ye.
den nin ye muso ye.
a bonyana ka bonya fo ka a se furu ma.
o tuma na, jaga den nin tògò ko Baninyègènè.
ni mòngò o mòngò nana
a bè a fò ko ni a sera ka den nin tògò fò
o tuma na, a bè den nin furu o tigi ma.
ayiwa, a nana o ta
mòngò min mana na
o bè a fò ko den nin tògò ?
a bè a fò ko ni i sera ka o tògò fò
n bè a furu i ma.
dow bè a fò Fanta
dow bè a fò Manu
dow bè a fò Jènèba
mòngò si ma se ka den tògò fò
jelikè dò ye a mèn sa
o ye a ka ntaman ta, o bè nalen
o ni musokòrònin bèna
ko n denkè, ko e bè taga min ?

LE NOM QU'IL FAUT TROUVER*

Voici le conte que j'ai choisi.
C'est l'histoire d'un homme.
Il avait un enfant
et ne voulait dire le nom de l'enfant à personne.
C'était une fille.
Elle grandit, grandit et arriva à l'âge de se marier.
En fait, le nom de cet enfant était Mère-et-Urine.
Chaque fois que quelqu'un arrivait, le père disait
que celui qui devinerait le nom de sa fille,
il la lui donnerait comme épouse.
A quiconque venait
et demandait : « Quel est le nom de ta fille ? »
le père répondait : « Si tu devines son nom,
je te la donnerai en mariage. »
Certains l'appelaient Fanta,
d'autres Mamou,
d'autres encore l'appelaient Dieneba ;
mais personne ne devina le nom de l'enfant.
Alors un griot, ayant appris cela,
prit son tambour d'aisselle¹ pour tenter sa chance.
En route, il rencontra une vieille femme
qui l'interrogea : « Mon fils, où vas-tu ? »

ko ne bè taga dugu dò la
ko dò bè yen, a ko a tè a den di mògò si ma
fo o ka a tògò dòn.

ko o tuma na, e bè a tògò dòn wa ?
ko ayi.

ko ni i ye woro di ne ma ani syèfan
ko ne bè a tògò fò i ye.

o tuma, jelikè ye a bolo don pòsi la
ka syèfan di a ma ani woro
a ye a tògò fò a ye

ko a tògò ko Baninyègè.

o tuma na, jelikè fana ye ntaman ta
a bè a la :

dèrèn dèrèn dèrèn dè
jelikè muso ye Baninyègè
masa Ala ye
konyumannin da n nyè
dèrèn dèrèn dè
dèrèn dèrèn dèrèn dè
jelikè muso ye Baninyègè
masa Ala ye
konyumannin da n nyè
dèrèn dèrèn dè.

ayiwa, den ye i sigilen to so kònò
a kasira ko :

ne ba yo !
jòni ye n tògò fò jeli ye
ko n tògò ko Baninyègè
masa Ala ye
kojugunin da n nyè.

ayiwa, dennin bè kasi la.
jelikè kòni bè a la :

dèrèn dèrèn dèrèn dè
jelikè muso ye Baninyègè

Il répondit : « Je vais dans un village
où demeure un homme qui ne donnera sa fille
qu'à celui qui devinera son nom. »

La vieille² demanda : « Alors, tu connais son nom ?

— Non.

— Si tu me donnes de la cola et un œuf,
je te le dirai. »

Là-dessus le griot tira de sa poche
de la cola et un œuf et les lui donna³.

Elle lui dit le nom de la jeune fille :

« Son nom est Mère-et-Urine. »

Alors, le griot prit son tambour d'aisselle
et de se mettre à chanter :

« *Deren deren de !*

La femme du griot est Mère-et-Urine.

Allah tout puissant a fait
une bonne chose pour moi.

*Deren deren de
deren deren de !*

La femme du griot est Mère-et-Urine.

Allah tout puissant a fait
une bonne chose pour moi.

Deren deren de ! »

Bien. La fille est assise dans la maison,
elle pleure, et chante :

« Ma mère, ah !

qui a dit mon nom à un griot,
mon nom est Mère-et-Urine.

Allah tout puissant a fait
une mauvaise chose pour moi ! »

Bien. La fille pleure,
le griot, lui, continue de jouer et chanter :

« *Deren deren de !*

La femme du griot est Mère-et-Urine.

masa Ala ye
konyumannin da n nyè.
ayiwa, a nana, a sera u ka du kono
u ye a bisimila ka ji di a ma.
o tuma dennin kasira ko a tè a fè
fa ko ee ko i bè a fè dè.
ko mògò si ma se i tògò la
dòw nana, dow ko Fanta.
dòw ko Mamu, dòw ko Jènèba.
mògò si ma i tògò dòn.
o tuma, jelikè ye i tògò dòn
an bè i di o ma.
o tuma, n bè a fò i baw ye
u ka i ka kònyòminènw siri.
furu bè siri, i bè taga a nò fè.
u ye a konyè kè ten.
ayiwa, n ye o ta yòrò min, n ye o bila yen.

Allah tout puissant a fait
une bonne petite chose pour moi ! »
Quand il arriva dans leur concession⁴,
on l'accueillit et on lui donna de l'eau.
La fille pleura encore, disant qu'elle ne l'aimait pas⁵.
« Assurément, il faut que tu l'aimes, rétorqua le père.
Personne n'est arrivé à trouver ton nom.
D'autres sont venus, les uns t'ont appelée Fanta,
d'autres Mamou, d'autres encore Dieneba,
personne n'a réussi à deviner ton nom.
Seul le griot le connaît.
C'est donc à lui que nous te donnerons⁶.
Maintenant je vais dire à tes mères
de préparer tes affaires pour le mariage.
La noce sera célébrée, tu t'en iras avec lui. »
Et ils ont fait ainsi.
Bien. Là où j'ai pris ce conte, là, je le remets.

NOTES

* Ce conte où le héros doit deviner le nom de la fille qu'il veut épouser est répandu dans tout l'Ouest africain
Signalons ici l'existence d'une variante bambara où ce sont les filles qui vont à la recherche d'un beau garçon dont elles doivent trouver le nom.

1. Petit tambour au son aigu que l'artiste porte sous l'aisselle gauche et sur lequel il frappe à l'aide d'une baguette courbée.
2. Les vieilles femmes jouent très fréquemment le rôle de médiateur dans nos contes. Elles aident le bon héros à arriver à ses fins ou au contraire apportent le malheur à celui qui se conduit mal à leur égard. Elles ont un statut ambigu : elles sont respectées pour leur âge et craintes en tant que détentrices d'un savoir qui peut être dangereux. Ici elle joue un rôle bénéfique.
3. La vieille femme demande ici un don en échange de la révélation du nom de la fille. Dans d'autres versions elle demande un service :

BARAMUSO JUGU
LA COÉPOUSE JALOUSE*

BARAMUSO JUGU

nsiirin.
n ye a da nin de la.
nin muso nin dò, a ye galomuso ye.
a ye kònò ta
a ko tin ye a minè.
a jiginna dencè.
muso nin jiginnen dencè
baramuso ye kurun ta
ka taga o di tinkòròsigimusow ma.
musokòrònin ye kurun ta ka taga o di galomuso ma
a ye dennin ta
ka taga a di a baramuso ma
ko baramuso wolola den nin na
a tora ten.
ayiwa, galomuso a bè taga a ka nyòmugufyèyòrò
kabini dennin ye ko dòn tuma min, den bè ñunuma
a ba nana ka bò a ka mugufyèyòrò
a bè ñunuma gurubaguruba ! ka bò sankaso san fè la
ka na í gèrè ba nin na.
a bè ba nin sín ta ka a min.
baramuso bè girin ka bò san fè.
a bè a fò ko den di n ma, den di n ma.

LA COÉPOUSE JALOUSE*

Conte...

Voici un conte.

Il y avait une femme mal-aimée.

Elle était enceinte.

Un jour elle sentit les douleurs de l'enfantement.

Elle mit au monde un garçon.

Après l'accouchement,

l'épouse favorite remit une pierre
aux femmes qui l'assistaient¹.

Une petite vieille donna la pierre à la mal-aimée,
lui prit l'enfant,

le remit à la favorite et annonça :

« La favorite a enfanté un fils. »

Les choses en restèrent là.

Bien. La mal-aimée partait souvent vanner le mil.

Dès que l'enfant sut marcher à quatre pattes,

sa mère quittait l'endroit où elle vannait le mil
lorsqu'il descendait à quatre pattes de l'étage² ;

l'enfant s'approchait de sa mère

et prenait son sein pour boire.

La favorite se hâtait de descendre et disait :

« Rends-moi l'enfant, rends-moi l'enfant ».

a bè a ta ka yèlèn ni a ye san fè.
dennin bè kasi.
a bè taga ni a ye.
a tagara ni a ye fo dennin bonyara.
a bonyara minkè
a ye nyòkalaso dila.
ayiwa, ni jònkè nana ni masakè ka so ye
a bè a ka nyòkalaso ta
ayiwa, a ko :

Bilali yo, Bilali yo
ni i ye bin nin kè masaso nin kòrò
i ka dònnin kè n ta nin kòrò

a ko :

Mamadu Tarawele, Mamadu Tarawele
ko e ka so dun tè bin dun !
— ne ka so dun tè bin dun ?
maaninfin dun bè kaba wolo ?
o ma kaba wolo
ne ba dun ma kaba wolo sa.

ayiwa, a bè a ka so siri Bilali ka so kèrè fè
tile o tile, ni Bilali ni a ka so nana
a bè a fò ten :

Bilali yo, Bilali yo
ni i ye bin nin kè masaso nin kòrò
i ka dònnin kè n ta nin kòrò

a ko :

Mamadu Tarawele, Mamadu Tarawele
ko e ka so dun tè bin dun !
— ne ka so sun tè bin dun ?
maaninfin dun bè kaba wolo ?
o ma kaba wolo
ne ba dun ma kaba wolo sa.

a tora ten ka to ten ka to ten
fo dò ye u kòlòsi.
don dò tilegan fè tuguni Bilali nana ni a ka so ye

Elle le prenait et remontait avec lui.
L'enfant pleurait.
Ce même manège se répétait régulièrement,
elle agissait ainsi toujours.
Quand l'enfant eut grandi,
il fabriqua un cheval avec des tiges de mil³.
Quand un esclave venait avec le cheval du roi,
lui, il prenait son cheval de tiges de mil
et il chantait :

« Bilali⁵ yo, Bilali yo !

Si tu donnes de l'herbe au cheval du roi,
donnes-en aussi un peu au mien. »

L'esclave lui répondait :

« Mamadou Travélé⁶, Mamadou Travélé,
ton cheval ne mange pas d'herbe.

— Mon cheval ne mange pas d'herbe ?

Une personne enfante-t-elle une pierre⁷ ?

Elle n'a pas enfanté une pierre.

Ma mère n'a pas enfanté une pierre. »

Mamadou plaçait son cheval près de celui de Bilali.
Chaque jour, quand Bilali venait avec son cheval
il chantait :

« Bilali yo, Bilali yo !

Si tu donnes de l'herbe au cheval du roi,
donnes-en aussi un peu au mien. »

L'autre répondait :

« Mamadou Travélé, Mamadou Travélé,
ton cheval ne mange pas d'herbe.

— Mon cheval ne mange pas d'herbe ?

Une personne enfante-t-elle une pierre ?

Elle n'a pas enfanté une pierre.

Ma mère n'a pas enfanté une pierre. »

Les choses en restèrent là.

Un jour quelqu'un les remarqua tous les deux.

Une autre fois, à midi, Bilali revint encore.

a ye a siri

a ko :

Bilali yo, Bilali yo

ni i ye bin nin kè masaso nin kòrò

i ka dònin kè n ta nin kòrò.

a ko :

Mamadu Tarawele, Mamadu Tarawele

ko e ka so dun tè bin dun !

— ne ka so dun tè bin dun.

maaninfin dun bè kaba wolo ?

o ma kaba wolo

ne ba dun ma kaba wolo sa.

dò tagara a fò dugumasa ye

a ko n fa masa, n ba masa

fèn bè i ka dugu kònò

e ma o faamuya.

a ko ayiwa, baasi tè.

ko don dò tilegan fè, ni Bilali bè na ni so ye

ko i gèrè u la

mun bè fò yen, i bè a dòn.

ayiwa, tilegan fè, Bilali nana ni so ye

Mamadu bolila

a ko :

Bilali yo, Bilali yo

ni i ye bin nin kè masaso nin kòrò

i ka dònin kè n ta nin kòrò.

a ko :

Mamadu Tarawele, Mamadu Tarawele

ko e ka so dun tè bin dun.

— ne ka so dun tè bin dun

maaninfin dun bè kaba wolo ?

o ma kaba wolo

ne ba nin dun ma kaba wolo.

dugumasa ye i kanto, a ko yoo !

jaa konya nin bè ten de.

a ko ne ye nin faamuya sa.

Il attacha son cheval.

L'enfant chanta :

« Bilali yo, Bilali yo !

Si tu donnes de l'herbe au cheval du roi,
donnes-en aussi un peu au mien. »

Bilali lui répondit :

« Mamadou Travélé, Mamadou Travélé,
ton cheval ne mange pas d'herbe.

— Mon cheval ne mange pas d'herbe ?

Une personne enfante-t-elle une pierre ?

Elle n'a pas enfanté une pierre.

Ma mère n'a pas enfanté d'une pierre. »

L'homme qui les avait surpris s'en fut dire au roi :

« Roi mon père, roi ma mère⁷,

il y a une chose dans ton village

que tu ne connais pas⁸. »

Le roi répondit : « Bien, je t'écoute.

— Un midi, quand Bilali viendra avec son cheval
approche-toi,

tu sauras ce qui se chante là-bas. »

Bien. Bilali vint avec son cheval.

Mamadou se leva,

il chanta :

« Bilali yo, Bilali yo !

Quand tu donnes de l'herbe au cheval du roi,
donnes-en aussi un peu au mien. »

Bilali lui répondit :

« Mamadou Travélé, Mamadou Travélé,
ton cheval ne mange pas d'herbe.

— Mon cheval ne mange pas d'herbe ?

Une personne enfante-t-elle une pierre ?

Elle n'a pas enfanté une pierre.

Ma mère n'a pas enfanté une pierre. »

Le roi du village s'écria :

« Yoo, en voilà une affaire ! J'ai compris. »

dugumasa tagara
a ye tabale gosi
dugu bée ye nyògòn dalajè.
Bilali ni a ka so nana tuguni
Mamadu wulila :

Bilali yo, Bilali yo
ni ye bin nin kè masa so nin kòrò
i ka dònnin kè n ta nin kòrò

a ko :

Mamadu Tarawele, Mamadu Tarawele
ko e ka so dun tè bin dun.
— ne ka so dun tè bin dun
maaninfin dun bè kaba wolo ?
o ma kaba wolo
ne ba dun ma kaba wolo sa.

ayiwa, o ye tinkòròmúso wéle
a ko min ye nin kè, o tigi ka na a fò.
bée nana,
u bè a fò ne tè, ne tè, ne tè.
músonin ye a fò ko a galomuso wéle.
e ! o bè taga n faga, o bè taga n faga
aw kana n faga, ne ma ko kè.
a ko an tè i faga
an bè i nyininka dòròn.
u ni a tagara.
i ko, u ko e de ye nin den wolo ?
a ko ònhòn, ne de ye a wolo
a ko ne de ye a wolo tuma min
o ye kurun ta ka a di n ma
ka den ta ka a di baramuso ma.
o ye den ta ka a di galomuso ma
ka galomuso bila san fè
ka baramuso jigin dugu kòrò
kabini o rò, o de ye a bò dunya rò.

Il s'en alla,
fit battre le *tabale*⁹.
Tout le village se rassembla.
Bilali revint avec son cheval.

Mamadou se leva :

« Bilali yo, Bilali yo !
Quand tu donnes de l'herbe au cheval du roi
donnes-en aussi un peu au mien. »

Bilali lui répondit :

« Mamadou Travélé, Mamadou Travélé,
ton cheval ne mange pas d'herbe.
— Mon cheval ne mange pas d'herbe ?
Une personne enfante-t-elle une pierre ?
Elle n'a pas enfanté une pierre.
Ma mère n'a pas enfanté une pierre. »

Bien. Le roi fit appeler les femmes,
celles qui avaient assisté à l'accouchement.

« Que celle qui a fait cela le dise ! » ordonna-t-il.
Toutes les femmes s'écrièrent :

« Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. »
Alors une femme proposa qu'on appelle la mal-aimée.
« Eh ! Vous allez me tuer, vous allez me tuer !
Ne me tuez pas, je n'ai rien fait ! criait celle-ci.
— Nous ne te tuerons pas,
nous t'interrogerons seulement. »

Puis il lui demandèrent :

« Est-ce toi qui a enfanté ce garçon ?
— Oui, c'est moi qui l'ai enfanté. »

A mon accouchement,
on m'a donné une pierre à la place de l'enfant,
on a pris l'enfant et on l'a donné à la favorite. »
Le roi saisit l'enfant et le rendit à la mal-aimée,
il la fit monter dans la maison à étage¹⁰
et en fit descendre l'épouse favorite.

Depuis cela, personne ne se comporte plus ainsi dans
le monde.

NOTES

* Ce conte met en scène le conflit suscité par la polygamie, conflit entre la favorite et la mal-aimée. Cette jalousie entre coépouses évoque le thème européen de la belle-mère jalouse de sa bru.

Le thème de l'enfant remis à sa vraie mère fait penser au jugement de Salomon, dans la Bible. Dans un autre conte de notre corpus, ce sont les enfants eux-mêmes qui partent à la recherche de leur mère.

1. Il s'agit de vieilles femmes qui assistent aux accouchements et qui procurent les premiers soins à l'enfant et à la mère.

2. Les maisons à étage ne sont pas courantes chez les Bambara. Cependant certaines familles aisées en possèdent. Dans le conte il s'agit de la maison du chef du pays.

3. Il s'agit d'un jouet de petit enfant, qui est fabriqué avec des tiges de mil entrecroisées. De leur côté, les petites filles se servent d'épi de maïs en guise de poupée.

4. *Bilali* : c'est le nom de l'esclave du roi.

5. *Mamadou Travélé* : c'est le nom de l'enfant.

6. La question que pose l'enfant dans le chant correspond bien à sa situation. En effet, il est aussi difficile à une femme d'accoucher d'une pierre qu'à un cheval en tiges de mil de manger de l'herbe.

7. Appelation honorifique adressée au roi.

8. Cette phrase est souvent, dans les contes, adressée au roi ou au chef, qui normalement doit connaître tout ce qui se passe dans son pays ou dans son village.

9. Le *tabale* est un tambour que l'on ne battait que sur l'ordre du roi.

10. Le conte s'achève sur l'inversion de la situation initiale. La femme d'*en-haut* (la favorite) devient la femme d'*en-bas* et la femme d'*en-bas* (la mal-aimée) devient la femme d'*en-haut*.

SINAMUSO JUGU

LA MÉCHANTE COÉPOUSE

SINAMUSO JUGU

ntalen, ntalen.
n ye a da masakè nin de na.
a ye muso kònòntò furu.
hali kelen ma den sòrò a ye.
a ye tannan furu,
a ye denké kelen sòrò a ye.
o den bonyara ka bonya.
sinama dò ko den ye
ko na n danda lògònyiniyòrò.
a ba ko ayi a tè taga dè
ko nin dòròn bè n bolo.
ko an bèè den don !
a ko an ka taga nyògòn fè
ka kuma ka kuma ka kuma fo ba nin sònna.
u tagara dòròn,
u tagara sisan fo u tagara jègèminèyòrò.
muso nin a ye kònòkònò minè
ale ye furuba minè.
muso nin ko ko u ka a falen ko u ka a falen.
a ko ayi !
muso nin ye a minè
ka a faga ka a jeni
ka a kè buguri ye.
a ye buguri nin sanba lu kònò.

LA MÉCHANTE COÉPOUSE

Conte, conte.
Voici l'histoire d'un roi
qui épousa neuf femmes.
Aucune de ses épouses ne lui donna d'entant.
Il épousa alors une dixième femme
qui lui donna un garçon.
L'enfant grandit, grandit.
Une coépouse lui dit un jour :
« Viens, allons chercher du bois ensemble.
— Non ! Il ne partira pas ! protesta sa mère,
je n'ai que cet enfant.
— C'est notre enfant à toutes ! répliqua l'autre.
Allons, viens, partons ! »
Elle discuta, discuta, la mère finit par consentir.
Ils partirent directement à la pêche.
La femme attrapa un petit poisson,
l'enfant en prit un gros.
« Echangeons, échangeons, exigea la femme,
— Non ! » répondit l'enfant.
La femme alors le saisit,
le tua, le brûla,
le réduisit en cendres.
Puis, elle rapporta ces cendres dans la concession.

a ye ji kè buguri nin na.
buguri nin ko : tot tot tot !
a ko :

tinòò, n nata kòmòn na
tinòò, n fana taata kòmòn na
tinòò, na ye a falennò kè
tinòò, na ye a falennò kè.

musokòrònin ye o kuma mèn.

a tagara.

a ko n fa masa, n ba masa
ko fèn bè i ka lu kònò
i bada ma o mèn
ko buguri min bè kuma.
o sògòma, o dugujè, masakè ye tabale gosi
ko muso bèè ka na ni u ka buguri ye !

o ye ji kè a la.

bèè ta ko tot tot !

o ye a ta dòròn

a ko tot tot !

musokòrònin ko ko a tè nin ye

ko nin don dè

a nana

a ye ji kè a la dòròn

a seginna ka dònkili la tuguni :

tinòò, n nata kòmòn na
tinòò, na fana taata kòmòn na
tinòò, na ye a falennò kè
tinòò, na ye a falennò kè.

a ye dònkili la tuma min,

muso nin ye a bolo la a kun.

ko a ye den faga, ko a ye den faga

o kò fè, masakè ko batula ninw ye

ko aw bè mun kònò ?

u ye muso nin kun tigè a la.

ntalen banna yen.

Elle versa de l'eau dessus¹.

La cendre fit *tot, tot, tot*² !

Et elle chantait :

« *Tino*³, je suis allée à la pêche !

Tino, moi aussi je suis allée à la pêche !

Tino, la mère a fait l'échange !

Tino, la mère a fait l'échange ! »

Une vieille⁴ passant par là entendit ces paroles.

Elle alla trouver le roi et lui dit :

« Roi mon père, roi ma mère,

il y a une chose dans ta concession

dont tu n'as pas connaissance :

de la cendre qui parle ! »

Au lever du jour, le roi fit battre le tambour :

« Que toutes les femmes viennent avec leur cendre ! »

Chacune des femmes y versa de l'eau.

On entendait alors : *tot, tot, tot*.

Puis les femmes repartaient avec leur cendre,

qui faisait *tot, tot*.

Et la vieille disait ne pas avoir vu la coupable.

Soudain la voici !

Elle arrive.

Elle n'eut pas plus tôt mis de l'eau sur sa cendre,

qu'on l'entendit chanter :

« *Tino*, je suis allée à la pêche !

Tino, moi aussi je suis allée à la pêche !

Tino, la mère a fait l'échange !

Tino, la mère a fait l'échange ! »

En entendant la cendre chanter,

la femme se mit les mains sur la tête⁵.

« C'est elle qui a tué l'enfant !

C'est elle qui a tué l'enfant ! » cria-t-on.

Alors le roi dit à ses serviteurs :

« Mais qu'attendez-vous ? »

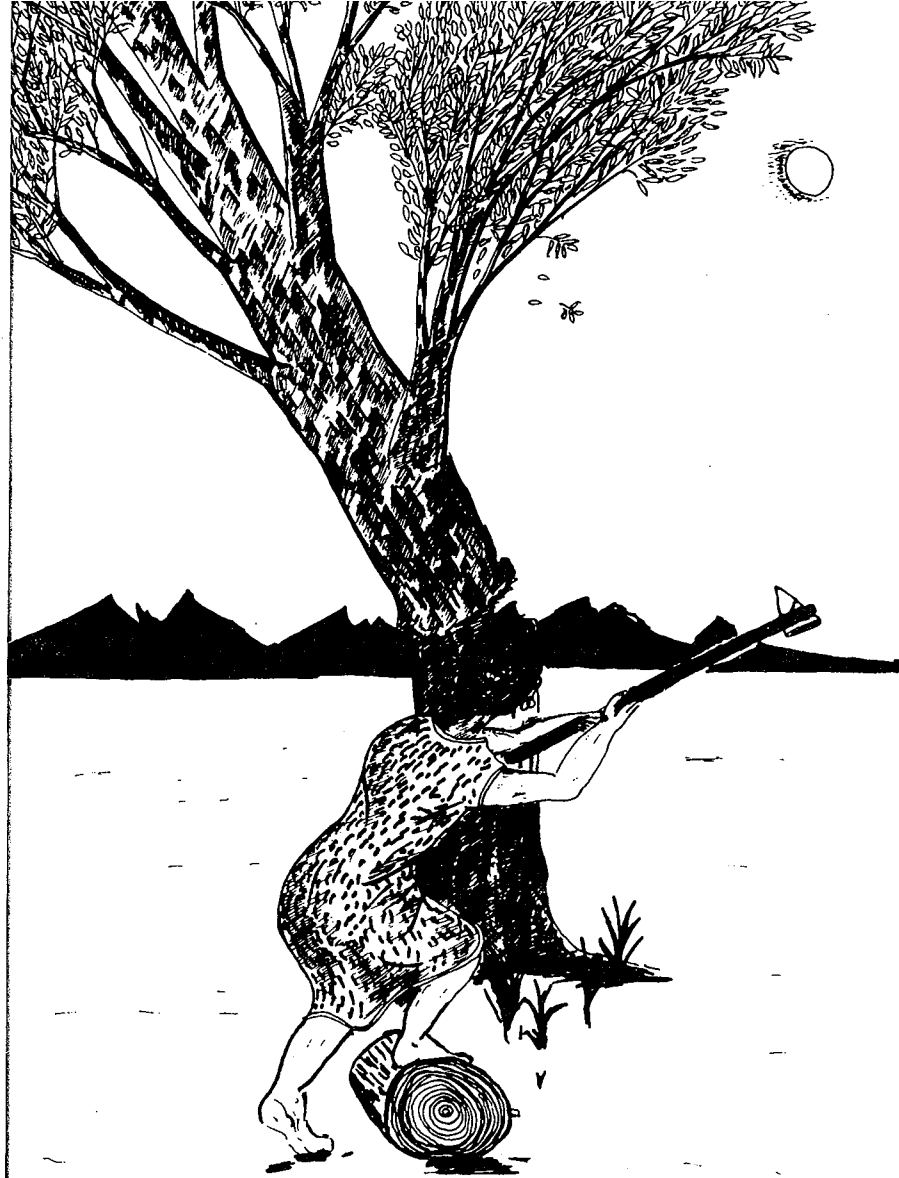
Et ils lui coupèrent la tête.

Le conte se termine ici.

NOTES

1. Les femmes versent de l'eau sur la cendre pour fabriquer de la potasse.
2. *tot tot tot* l onomatopée qui imite les gouttes d'eau qui tombent.
3. Autre onomatopée pour les gouttes d'eau.
4. La vieille femme joue ici le rôle de l'indiscrete.
5. Mettre les mains sur la tête est un geste de désespoir dans une situation sans issue, geste surtout utilisé par les femmes.

SUBAGAMUSO ANI A BIRANMUSO LA SORCIÈRE ET SA BELLE-FILLE*



SUBAGAMUSO ANI A BIRANMUSO

ayiwa, n ye a da nin musokòrònin kelen na.
a mana den min wolo
a bè o dun.
a mana den min wolo
a bè o dun.
ayiwa, a ye denkènin kelen sòrò.
o wolodon
ni a ye i da su fè denkènin kelen kèrè fè
a ye i sen labò ka a tan bili la
denkènin fana ye a sen labò ka a tan bili la.
a ko : è, cènin nin, e tè sunògò wa ?
a ko : n ma ; ni i ye sin di yan, n bè sunògò.
a ye sin di o ma, o ye i da.
dugu tilala, a ye bolo kelen wuli ka o tan so san fè.
den ye a bolo bò ka a tan so san fè.
a ko : è cènin wo, e tè sunògò wa ?
a ko : n ma, ni i ye bolo lajigin, n bè sunògò.
a ye i bolo jigin ka den bolo jigin.
ayiwa, den nana to ten fo ka na a bonya o cogo la.
su o su, u bè nyògon na
su o su, u bè nyògon na.
a ma se ka a den dun.
den kèra fèn ye, a bolokora.

LA SORCIÈRE ET SA BELLE-FILLE*

Bien. Je vais raconter l'histoire d'une vieille femme.
Quand elle mettait au monde un enfant,
elle le mangeait.
Oui, quand elle mettait au monde un enfant,
elle le mangeait.
Bien ! Elle eut un fils.
Le jour de la naissance,
quand elle se coucha à côté de son fils,
elle lui donna un coup de pied.
Son fils aussi lui donna un coup de pied.
Elle dit : « Hé, toi, petit garçon, ne dors-tu pas ?
— Mère, si tu me donnes le sein, je dormirai. »
Elle lui donna le sein, il se rendormit.
En pleine nuit, elle leva la main et lui donna un coup.
L'enfant fit de même.
« Hé, toi petit garçon, ne dors-tu vraiment pas ?
— Mère, si tu retires ta main, je dormirai. »
Elle retira sa main et son fils fit de même.
Bien. Les choses restèrent ainsi. L'enfant grandit.
Ils étaient aux prises chaque nuit,
chaque nuit ils étaient aux prises.
Mais la sorcière ne réussit pas à manger son fils¹.
L'enfant devint un jeune homme², il fut circoncis.

a ye muso ta ka a di a ma.
 a ye muso dun.
 dugu bèè ye cènin jè muso la
 ko u den tè di a ma bilen
 ko a ba ye subaga ye.
 ayiwa, a nyògòn subaga don
 a fana ma foyi sòrò denmusionin kelen kò.
 a ye o ta ka o di a ma.
 o ye o di a ma.
 a tagara
 ko a be taga o dun.
 cènin ko, a ko baasi tè
 ne tè don i ni a cè
 i biranmuso don.
 e ye min don nin ba ye o don.
 a ko o tuma na a ye i kòrò nin ye.
 a ye dennin pi ka pa
 a ma se
 jàa a ba ye tafo de kuru
 ka siri o la
 a ka ca fo ka a cèmancè fa
 a mana taga o bè kelen tigè
 a ka suya bè bò a kònò
 a mana taga o bè kelen tigè
 a ka suya bè bò a kònò, a dèsera.
 a ye dennin nègèn
 ko u ka taga dògò nyini.
 dennin ko, a ko :
 ne bè n ka minèw ko.
 a ko : ayiwa, an ka taga dògònyini na fòlò !
 a ko : nèné bè ne minè !
 u tagara dogonyiniyòrò la
 a ye cangara jalenba ye
 a ye dennin yèlèn o bala

Elle choisit une femme pour lui,
 mais elle la mangea.
 Alors tous les villageois se déroberent :
 ils ne donneraient pas leur fille à ce garçon,
 car sa mère était une sorcière.
 Bien. Sa consœur, une autre sorcière,
 n'avait eu, de son côté, qu'une fille.
 Elle la donna au garçon.
 Oui, elle la lui donna.
 Alors la mère du jeune homme se décida :
 elle mangerait sa belle-fille.
 Le fils répondit : « Ce n'est pas grave,
 je ne me mettrai pas entre elle et toi,
 car c'est ta belle-fille.
 Ce que tu sais, ma belle-mère le sait aussi.
 Elle est à ta disposition. »
 Elle tenta de tuer sa belle-fille
 par tous les moyens ; sans résultat.
 En fait, la fille était protégée,
 sa mère lui avait donné une ceinture de gris-gris ;
 sa taille en était recouverte.
 Lorsque la mère venait, la belle-fille en coupait un,
 et la sorcellerie ne réussissait pas.
 Chaque fois qu'elle venait, la fille en coupait un,
 et la sorcellerie ne réussissait pas, elle échouait.
 Un jour, elle voulut attirer la fille,
 elle lui dit qu'elles allaient chercher du bois.
 La fille répondit ; voici sa réponse :
 « Je suis en train de laver mes ustensiles.
 — Bien, mais nous allons d'abord chercher du bois.
 — J'ai froid », protesta la fille.
 Mais elle partirent tout de même.
 La sorcière vit un grand *cangara*³ sec,
 elle voulut y faire monter la fille,

ko dennin ka a tigè
dennin ko : n ma, ne tè se ka yèlèn nin bala.
a ko : i bè yèlèn dè !
ni i ma yèlèn n nyènana kelen na
n bè i kè n mago ye.
dennin yèlènna jiri bala
dennin bè dògò tigè yòrò min
a dèsera ka dògò tigè.
ale ye jele ta, sujele ta,
ka i jò dennin jukòrò
ale be dògò jukòròla kan ka a tigè.
ale denkènin o tògò ye ko Jasun
ba yèrè o tògò ye ko Nasun.
ayiwa, dennin yèrè ba tògò ye Nyèba.
ayiwa, ale ye dògò kan ka a tigè
ni dògò ko ko a bè bin
dennin bè gaari kelen tigè
dògò bè nòrò a nò la.
cènin ka wulunin o dalen bè dennin jukòrò
o bè dennin filè.
dennin ka gaari bè nyini ka ban tigè la.
dennin nana i kanto, a ko :

e Jasun, e Jasun
jaa Jasun ba be maa dun dè
jaa Jasun ba be maa dun dè
jaa Jasun ba ye subaga ye
ni i ye Jasun wele, ne tè i to
ni i ye Jasun wele, ne tè i to
Kusuba denké wolo bè n kan
Kusuba denké wolo bè n kan
Kusuba kanliba kusa kusa
Kusuba kanliba kusa kusa.

dennin ye gaari tigè, dògò nòròla
dennin julagaari banna

lui disant de couper des branches.
« Mère, je ne peux y monter.
— Certes, tu monteras.
Si tu ne montes pas dans l'arbre que je préfère,
je te mangerai. »
La fille monta dans l'arbre,
elle tenta de couper du bois,
mais n'y réussit pas.
La sorcière prit la hache, la hache de sorcellerie,
s'arrêta en bas, juste au-dessous de la fille,
et se mit à couper le tronc de l'arbre.
Il faut dire que le nom de son fils était Jasun.
La mère, elle, s'appelait Nasun.
Bien. Le nom de la mère de la fille était Nyeba.
Bien. La voilà en train d'abattre l'arbre.
Comme celui-ci allait tomber,
la fille coupa un fil de sa ceinture,
et l'arbre se redressa.
Or, le petit chien du fils était couché au pied de l'arbre
et regardait la fille.
Elle avait utilisé presque tous ses gris-gris.
Elle se mit à chanter :

« Eh Jasun, eh Jasun !
En fait, la mère de Jasun mange des humains,
en fait, la mère de Jasun mange des humains.
La mère de Jasun est sorcière, c'est vrai !
— Si tu appelles Jasun, je ne te laisserai pas faire.
Si tu appelles Jasun, je ne te laisserai pas faire.
Je suis de la famille des Kusu,
je suis de la famille des Kusu.
*Kusu ba Kan liba Kusa Kusa*⁴
Kusu ba Kan liba Kusa Kusa. »

La fille coupa un fil, l'arbre se redressa.
Mais la ceinture sur sa taille était près de tomber,

ka a tò to fila ye.
dennin nana i bolo da a kun
ka Kulè san fè, a ko :

e Jasun, e Jasun
jaa Jasun ba be maa dun dè
jaa Jasun ba be maa dun dè
jaa Jasun ba ye subaga ye.
ni i ye Jasun wele, ne tè i to
ni i ye Jasun wele, ne tè i to
Kusuba denkè wolo bè n kan
Kusuba denkè wolo bè n kan
Kusuba kanliba kusa kusa
Kusuba kanliba kusa kusa.

ayiwa, wulunin bolila.
wulunin ye a dòn
kelen de tora.
ni o kelen dun tigèra, dennin be sa.
wulunin tagara.
Jasun be dòlòmin na,
cèkòròbaw caman sigilen bè.
wulunin bolila ka na i da Jasun kèrè fè :

e wewu wewe wewu
e wewu wewe wewu
e wewu wewe wewu
e wewu wewe wewu !

cèkòròba dò bè yen, a ko :
Jasun, ko i ka wulu bè kuma han !
a ko i sigi ka kè dòlòmin ye
i ba be i muso dun.
Jasun ko han, ko ònhòn !
a wulila ka a ka marfa jòsò
ka sèmèkala ta ka tugu wulunin kò.
u bè boli cogo min, u bè boli ten.
dennin ka gaari yèrè tò kelen tigèra sa ka o fili.

il ne restait plus que deux fils.
La fille posa ses mains sur la tête.
Elle cria du haut de l'arbre :

« Eh Jasun, eh Jasun !
en fait, la mère de Jasun mange des humains,
en fait, la mère de Jasun mange des humains.
La mère de Jasun est sorcière, c'est vrai !
— Si tu appelles Jasun, je ne te laisserai pas faire,
si tu appelles Jasun, je te laisserai pas faire.
Je suis de la famille des Kusu,
je suis de la famille des Kusu.
Kusu ba Kan liba Kusa Kusa
Kusu ba Kan liba Kusa Kusa. »

Bien. Le petit chien se mit à courir.
Il savait qu'il n'y avait presque plus de fil,
qu'il n'en restait plus qu'un.
Lorsque ce dernier serait coupé, la fille mourrait.
Le chien partit donc.
Jasun était en train de boire du *dolo*,
Beaucoup de vieux étaient assis autour de lui.
Le petit chien accourut et se coucha près de Jasun :

« *E wewu wewe wewu*
e wewu wewe wewu
e wewu wewe wewu
e wewu wewe wewu. »

Un vieil homme lui dit :
« Jasun, ton chien te parle,
tu es assis ici et tu bois du *dolo*,
alors que ta mère est en train de manger ta femme.
— Hum, dit Jasun, je comprends ! »
Il se leva, chargea son fusil,
prit un gourdin et suivit le petit chien.
Ils coururent, ils coururent.
Le dernier fil de la ceinture était déjà coupé et jeté.

dennin ye kule la:

e Jasun, e Jasun

jaa Jasun ba bè maa dun dè

jaa Jasun ba bè maa dun dè

jaa Jasun ba ye subaga ye.

nì i ye Jasun wele, ne tè i to

nì i ye Jasun wele, ne tè i to

Kusuba denké wolo bè n kan

Kusuba denké wolo bè n kan

Kusuba kanliba kusa kusa

Kusuba kanliba kusa kusa.

o dògò bèna bin yòrò min

Jasun nana ka i jò a kò fè

a ko : n ma, e ye nin ye wa ?

a ko : ne de ye nin ye !

a ko : e de ye nin ye wa ?

a ko : ne de ye nin ye !

a ko : i ka don yèlèn ye bi ye.

a ye i sèmè ni marfa ye

a ye a tan a bakun na

ka kisè bò a kun na.

ka a bin a kò fè.

ka sèmèkala kè ka a magosi

ka i bolo don dògò bintò kòrò

ka a muso jigìn ka taga ni a ye so.

ne ye o sòrò yòrò min na, n ye o da yen.

La fille criait :

« Eh Jasun, eh Jasun !

en fait, la mère de Jasun mange des humains,

en fait, la mère de Jasun mange des humains.

La mère de Jasun est sorcière, c'est vrai !

— Si tu appelles Jasun, je ne te laisserai pas faire,

si tu appelles Jasun, je ne te laisserai pas faire.

Je suis de la famille des Kusu,

je suis de la famille des Kusu.

Kusu ba Kan liba Kusa Kusa

Kusu ba Kan liba Kusa Kusa. »

Alors que sa mère allait faire tomber l'arbre,

Jasun arriva et se posta derrière elle.

Il dit : « Ma mère, te voilà, n'est-ce pas ?

— Certes, me voilà.

— Ma mère, c'est bien toi, n'est-ce pas ?

— Certes, c'est moi. »

Il ajouta : « Mais aujourd'hui, c'est ton dernier jour ! »

Il prit son fusil, visa et tira.

La balle atteignit sa mère à la tête,

elle ressortit du crâne.

La sorcière tomba à la renverse.

Il la frappa avec le manche de la hache.

Il retint de son bras l'arbre qui était en train de tomber,

fit descendre sa femme et rentra avec elle à la maison.

Là où j'ai pris le conte, je le remets là.

NOTES

*Si le thème de la belle-mère se proposant de dévorer sa belle-fille — celle-ci étant sauvée in extremis par le mari qui survient, à l'instigation de ses chiens — est un thème récurrent dans les contes de l'Ouest africain, il est plus rare de trouver le thème de la mère désireuse de manger son propre enfant (un seul personnage coiffe ici les deux rôles). Ce dernier récit-type est également bien connu par les Bambara

mais la manifestation de cette agressivité orale à l'égard des deux, nous paraît assez originale. Les deux sortes de « dévoration » sont déchiffrables séparément : manger ses belles-filles exprimerait le désir de la mère abusive, possessive, d'éliminer ses rivales, tandis que la mère mangeant son propre enfant incarnerait « le principe de la nature sauvage et déchaînée ». Dans notre version, la sorcière représente-t-elle, par sa volonté de supprimer toute descendance, le principe de destruction et de mort ?

1. Le fils possède également un certain pouvoir (ruse ou sorcellerie ?) pour être capable de riposter coup pour coup à sa mère.
2. Littéralement : une personne. C'est au moment de la circoncision que l'on devient une personne reconnue à part entière dans la société.
3. Arbre qui brûle vite.
4. Ces lignes ne semblent pas avoir de sens. Il s'agit d'un jeu de mot à propos du mot Kusa.

DENMUSO FILA
LES DEUX SOEURS*



DENMUSO FILA

ayiwa, an bè na ko wèrè fana daminè ka o fò aw ye.
dennin dò don.
a fa sara, a ba sara
ka a tò to a ba sinamuso ye.
a ba sinamuso o juguyara a la kosèbè.
lon kelen kèra, a denw ye dumunni kè
ni u banna tuma min,
o dennin, o bè na ka na ka dumunni kè.
o kò fè, u juguyara dennin na.
a bè kan ka ba sinamuso ka filen ko.
filen nin cira a bolo.
a cira a bolo tuma min
ba ye i kanto ko ne ka filen, a tè sara la
i bè taga ni a ye dè ka taga fo Maromaroko.
i bè taga ka taga a ko yen dè ka a kala yen.
sani i bè taga yen
suruku bè sila rò
warakalan bè sila rò
jīnajugu bè sila rò
gòdètèw bè sila rò
dennin fana ye i kanto ko ma !
a ko i ba tè ne ye.

LES DEUX SOEURS*

Bien. Nous allons raconter une autre histoire.
Il s'agit d'une fille.
Son père est mort, sa mère est morte
et la coépouse de sa mère¹
était très méchante à son égard.
Lorsque ses enfants mangeaient,
quand ils terminaient le repas,
alors seulement la fille recevait sa part.
Voilà comme la coépouse était méchante à son égard.
La fille devait laver laalebasse² de la coépouse.
Un jour, cettealebasse se brisa entre ses mains.
Quand elle fut brisée, la coépouse dit :
« Maalebasse, on ne peut la remplacer,
tu l'emporteras au marigot de Maromaro³,
tu partiras pour l'y laver et l'y recoudre⁴.
Avant d'arriver là-bas,
tu trouveras des hyènes sur la route,
tu trouveras des panthères sur la route,
tu trouveras de méchants génies sur la route,
tu trouveras des nains sur la route. »
La fille s'exclama : « Maman !
— Je ne suis pas ta mère, répondit la coépouse.

a ko ni a ye kè ten, ne fana bè Ala minè
 ne bè taga ka taga i ka filen kala Maromaroko.
 dennin wulila ka taga.
 fòlòfòlò a tagara se suruku ma.
 surukuw bè kan ka nyògòn kin
 a nana u ma ko aw ni ce !
 o ye a laminè ko èè ko n den, e bè taga min ?
 a ko
 n ba sinamuso ka filen cira n bolo
 a ko a tè kala yòrò si ni Maromaroyòrò tè
 a ko n dun ne tè Maromarusilayòrò dòn
 i ye o min fò.
 a ko n den, Ala ma sira nògòyara !
 a tèmèna
 a tagara warakalan sòrò
 warakalan olu fana bè kan ka nyògòn dun.
 a nana u sòrò ko ma !
 a ko aw ni ce !
 a ko i ni ce !
 a ko n den, e bè taga min ?
 a ko
 n ba ka sinamuso ka filen cira n bolo
 a ko a tè kala yòrò si fo Maromaro.
 a ko n den, Ala ma sira nògòyara !
 a tèmèna o la.
 a tagara a sòrò jinamuso nyakelen bè yen.
 a bè kan ka yèrè sogo tigè ka a dun.
 a nana.
 a ye ji bò
 ka a ta ka a di jinamuso nyakelen ma
 ka o fo.
 o folen, a ye a ka dukènè bèe furan.
 a ko a, n den, e bè taga min ?
 a ko

— Si c'est ainsi, je m'en remets à Dieu,
 je pars recoudre ta calebasse à Maromaro. »
 Elle se leva et partit.
 Tout d'abord, elle arriva chez les hyènes.
 Elles étaient en train de se mordre mutuellement.
 Arrivant près d'elles, elle dit : « Je vous salue⁵ !
 — Hé ! Ma fille, répondirent les hyènes, où vas-tu ?
 — La calebasse de la coépouse
 s'est brisée entre mes mains,
 on ne peut la recoudre ailleurs qu'à Maromaro. »
 — Nous ne connaissons pas le chemin de Maromaro
 dont tu parles.
 Ma fille, que Dieu te rende la route facile ! »
 Elle continua sa marche
 et rencontra les panthères.
 Elles aussi étaient en train de s'entredévorer.
 La fille vint les trouver en s'écriant : « Maman ! »
 Elle ajouta : « Je vous salue !
 — Nous te saluons ! répondirent les panthères.
 Ma fille, où vas-tu ?
 — La calebasse de la coépouse
 s'est brisée entre mes mains,
 on ne peut la recoudre ailleurs qu'à Maromaro.
 — Ma fille, que Dieu te rende la route facile. »
 Elle continua sa marche
 et trouva une femme-génie qui n'avait qu'un œil⁶
 et se coupait la chair, s'appêtant à la manger.
 La fille arriva,
 elle chercha de l'eau,
 la donna à la femme-génie qui n'avait qu'un œil
 et la salua.
 Elle balaya toute la cour de la concession.
 La femme demanda : « Ah ! Ma fille, où vas-tu ?
 — La calebasse de la coépouse

n ba ka filen cira n bolo
 a ko a tè kala yòrò si
 ni Maromaro jinamuso tè.
 a ko n den, Ala ma sira nògòyara i ye !
 den tèmèna.
 a tagara a sòrò gòòtèw fana bè sila rò.
 o gòòtèmuso o kunsigi o bònnon bè ka na fo dugukolo
 a tagara a sòrò
 gòòtè a bè kan ka a kun ko.
 dennin tagara ji dò ta ka na
 ka a sigi gòòtemuso da fè
 ka ji kè a kun na.
 o ye a kun ko tuma min
 a ye a dòn ji cayara ka tèmèn a yèrè ta kan.
 a ko èè nin ye jòn den nyuman ye ?
 a ko e bè taga min ?
 a ko ne bè taga Maromaro
 a ko ko mun kèra ?
 a ko
 n ba sinamuso ka filen cira n bolo
 a ko a tè kala yòrò si ni yen tè.
 a ko n den, Ala ma sira nògòyara i ye !
 a tèmèna o la.
 a tagara Maromaro.
 a tagara a sòrò jinamusokòròba bè yen.
 kolokurun jalan bè a bolo
 a bè kan ka o kè kolon na ka a bò ka a kè daga la.
 dennin nana tuma min
 a ye foli kè.
 a ye i sin ka taga kolonkala minè,
 a ye kolo nin susu ka a kè daga kònò
 a ye daga fa a kèra sogo ye.
 a ye a bò ka a di jinamuso ma
 a tagara ji ta ba kònò ka na a sigi jinamuso ye.

s'est brisée entre mes mains,
 elle ne se recoud nulle part,
 sauf chez la femme-génie de Maromaro.
 — Ma fille, que Dieu te rende la route facile ! »
 Elle continua sa marche
 et elle rencontra des nains.
 La chevelure de la femme-nain tombait jusqu'à terre.
 La fille la trouva
 en train de se laver les cheveux.
 Elle alla chercher l'eau,
 la posa près de la femme-nain
 et en versa sur sa chevelure.
 Pendant que la fille lui lavait les cheveux,
 la femme nota qu'il y avait plus d'eau qu'avant,
 et demanda : « Hé ! A qui est cette bonne enfant ?
 Où vas-tu ?
 — Je vais à Maromaro.
 — Qu'est-il arrivé ?
 — La calebasse de la coépouse
 s'est brisée entre mes mains,
 on ne peut la recoudre ailleurs que là-bas.
 — Que Dieu te rende la route facile ! »
 La fille poursuivit sa marche
 et arriva à Maromaro.
 Une vieille femme-génie était là.
 Elle sortait de son mortier un os sec
 pour le mettre dans une marmite.
 La fille, quand elle arriva,
 salua la vieille femme,
 puis elle prit le pilon,
 pila l'os et en remplit la marmite.
 Et voilà que l'os devint viande⁷.
 La fille servit cette viande à la femme-génie.
 Puis elle alla chercher de l'eau au fleuve.

jīnamuso ko sisan, n den, na n kò ko.
o kò kotò, a bè i ko ko sirifè.
o kò kotò, a bolo bèè tigèra.
a bolo tigèlen tuma min, jīnamuso ye i kanto
ko ne kò ani i ba kò jòn nugulen bè ?
a ko ma ! ni ne ba kò tun bè komi e kò
ne tun tè se i ma
e kò ka nyi ne ba kò ye.
a ko ee, n den, i nana mun nyini
Ala bè a nògòya.
a ko ko mun kèra ?
a ko
n ba ka filen cira n bolo
a ko a tè kala yòrò si fo ka na yan.
a ko filen nin bè kala.
a ye filen nin kala.
a kalayòrò ma ye.
a sira.
a seginna
a ko n denw, dòw ye warakalan ye
dow ye wulu ye, kungowulu ye.
a ko ni u nana
ne bè i bila bòrò kònò san fè.
i tè se ka taga tuguni
ni i bè taga, i ni u bè nyògòn kunbèn.
a ko baasi tè.
a sira.
dugu jèlen
jīnamusokòròba ye syèfan saba di a ma.
o syèfan saba dilen
a ko
ni i sera wulaba kònò

« A présent, lave-moi le dos⁸ » dit la vieille.
On eût dit que son dos était comme un rasoir.
Les mains de la fille en furent toutes tailladées⁹.
Alors, la femme demanda : « Quel est le plus doux,
mon dos ou celui de ta mère ?
— Si le dos de ma mère avait été comme le tien,
je ne serais pas arrivée chez toi.
Ton dos est plus beau que celui de ma mère.
— Ma fille, ce que tu recherches,
que Dieu t'en facilite la découverte ! »
Elle ajouta : « Qu'est-il arrivé ?
— Laalebasse de la coépouse
s'est brisée entre mes mains,
on ne peut la recoudre nulle part ailleurs qu'ici.
— Cettealebasse peut se recoudre. »
La vieille recousit laalebasse ;
on ne voyait nulle trace de couture.
La fille passa la nuit
puis voulut retourner chez elle.
— Mes fils sont les uns des panthères, dit la femme,
d'autres des chiens et des chacals.
Quand ils viendront,
je te suspendrai dans un sac.
(...)
Tu ne peux pas encore partir,
si tu pars, tu les rencontreras. »
La fille acquiesça.
Elle passa la nuit.
Quand le jour se leva,
la femme-génie lui donna trois œufs de poule.
Après lui avoir donné les trois œufs,
elle lui dit : « (...)
Quand tu seras arrivée dans la grande brousse,

i bè kelen ci.
 a sera wulaba kònò
 a ye kelen ci.
 o kèra misì ye.
 a seginna
 a ye do wèrè ci
 o kèra sagaw ye ani fèn caman ye.
 u bòra a kònò
 fo a bè surunya sugu kònò fana
 a ye dò fana ci
 o kèra jòn ye.
 o bè kan ka sagaw ani misiw gèngèn
 ka na dugukònòyòrò bèè
 misikasikan ! sagakasikan !
 a ko nin ye jòn ye ?
 dennin nana ba sinamuso ka filen ta
 ka a di a ma.
 ba sinamuso ko n yèrè woloden
 o fana ka filen minè.
 filen min bè a bolo, a ye a ci ka kè po !
 o ye i kanto
 ko sisan filen nin fana a tè kala yòrò si.
 i bataraden ! nin filè nin ye
 fa tè a la, ba tè a la
 o filè nin ye, o kèra faama ye.
 taga ka filen ta
 a bòra yòrò min, i ka taga yen.
 o fana tagara.
 a tagara a sòrò surukuw bè kan ka nyògòn dun.
 a ko e dakabanako ! n bada ma fèn nin ye
 a ! nin ye ko kura ye.
 a ko hèn ! tèmèn ni e da ye
 a ko Ala kana hère kè i ye !
 a bòra o rò.
 a tagara a sòrò warakalan fana bè kan ka nyògòn dun.

tu en casseras un. »
 Elle arriva dans la grande brousse,
 elle cassa un œuf :
 il en sortit des vaches.
 Elle continua sa route,
 elle cassa un autre œuf :
 il en sortit des moutons et d'autres animaux.
 Tous ces animaux sortaient.
 Tandis que la fille s'approchait du village,
 elle cassa un autre œuf :
 il en sortit des serviteurs
 pour garder les moutons et les vaches.
 Tous pénétrèrent dans le village.
 Meuglements de vaches, bêlements de moutons !
 On demanda : « Qui est-ce ? »
 La fille rentra et donna la calebasse à sa marâtre.
 Celle-ci ordonna à sa propre fille
 de prendre aussi une calebasse
 et de la casser¹⁰.
 Alors sa mère dit :
 « Cette calebasse ne peut se recoudre nulle part.
 Fille de rien, regarde celle-là,
 elle n'a pas de père, elle n'a pas de mère,
 regarde-la, elle est devenue riche.
 Prends la calebasse, va là-bas d'où elle revient. »
 A son tour, cette fille partit.
 Elle trouva les hyènes en train de se mordre
 et s'écria : « Quelle chose étonnante !
 Je n'ai jamais vu cela, c'est une chose nouvelle¹¹ ! »
 Les hyènes la maudirent : « Hé, file et tais-toi,
 que Dieu ne te donne pas la paix ! »
 La fille les quitta.
 Elle trouva les panthères en train de s'entredévorer

a ko e sisan sa, n sera galomayirayòrò la
 warakalan fana bè nyògòn dun !
 a ko èè i tònnyògòn tèmènna a la
 nin nyògòn ma fò yen.
 e saburòdennin ! Ala kana i ni hèra bèn !
 a tagara a sòrò gòòtè, gòòtèmuso nyakelen
 o fana nyaji kelen bè kan ka bò
 kelen dò jalen bè.
 a ko e n bada ma o nyògòn ye
 nin ye ko kura ye.
 a ko i bè taga min ?
 a ko ne bè taga Maromaro.
 a ko Ala kana i ni hèra bèn !
 a ko e tè Ala ye ?
 a tèmèna.
 a tagara se fo jinamusokòròba nin ma ka a sòrò
 o bè kolo jalan kè kolon na ka a susu.
 o ye i kanto ko a ! nin ye kabako ye.
 a ko i nana ni e da ye
 tèmèn ni e da ye.
 i tònnyògòn bòra,
 o dun o ma nin fò.
 a ko i bè taga min ?
 a ko n nana Maromaro jinamuso bara.
 a ko Ala tè i ni hèra bèn yan !
 a ko e tè Ala ye ?
 a ko n ba de ka filen cira n bolo
 n dun nana, ni a ye a sòrò
 ni i bè se ka a kala yen.
 a ko o tè baasi ye
 a ko n kolo susu !
 a ko a ! ne bè se ka kolo jalan susu.
 a ko e ka kolonkala minè dòròn
 i ka a susu.

et s'écria : « Me voilà en un lieu de malheur :
 les panthères elles aussi s'entredévorent ! »
 Celles-ci dirent : « Hé ! Ta camarade est passée là,
 elle n'a rien dit de semblable.
 Toi, sotté ! Que Dieu ne te donne pas la paix ! »
 Elle trouva la naine qui n'avait qu'un œil ;
 une larme en tombait,
 l'autre œil était sec.
 Elle s'écria : « Je n'ai jamais rien vu de semblable.
 Cela est une chose nouvelle ! »
 La naine lui demanda : « Où vas-tu ?
 — Je pars à Maromaro, répondit-elle.
 — Que Dieu ne te donne pas la paix !
 — Es-tu Dieu, toi ? »
 Elle continua sa route.
 Elle arriva chez la vieille femme-génie
 qui mettait un os sec dans le mortier pour le piler.
 La fille s'écria : « C'est une chose étonnante !
 — Tu arrives et tu parles, rétorqua la femme,
 file et tais-toi !
 Ta camarade est passée,
 elle n'a pas dit cela.
 Où vas-tu ?
 — Je suis venue chez la femme-génie de Maromaro.
 — Que Dieu ne te donne pas la paix ici !
 — Es-tu Dieu, toi ?
 La calebasse de ma mère s'est brisée dans mes mains,
 je suis venue, peut-être
 pourras-tu la recoudre.
 — C'est bien.
 Pile mon os !
 — Je ne peux pas piler un os sec ! objecta la fille.
 — Prends seulement le pilon
 et pile ! »

a ye a susu ka a kè daga kònò.
 daga fara sogo la dè.
 a ko e bonè mayira
 a ko n bada ma nin ye
 n nana ka na o ye sisan ?
 u tora o de la.
 a ko ko a ka taga ji ta ka na
 ka a di a ma a ka i ko.
 a tagara ji ta ka na a di a ma.
 a ko a ma n kò ko.
 a bè a kò la tuma min
 o kò kotò bawo kòfara bòlen dòn.
 i ko disirifè cogo min.
 dennin bolo tigèra
 ni a ye a bolo kè fu la dòn ka ba kò ko
 bolo tigèra.
 a ko ne tè se ka nin kò ko.
 a bè i ko kò bamafara !
 a ko tèmèn ni e da ye.
 u sira.
 dugu jèlen, a ye syè fan saba di o tigi ma
 ko ni i tagara, ni i sera duguso kò fè
 i bè nin ci
 a sera so kò fè yòrò min
 a ye kelen ci,
 à kèra waraba ni suruku ye.
 a sera duda la yòrò min
 a ye dò ci
 o kèra saw ani mininyan ye.
 u nana ka na dennin kunbèn
 ka dennin minè ka dennin faga
 ka a farafara ka a sogo dun.
 n ye o ye yòrò min, n ye o bila yen.

La fille pila l'os et le mit dans la marmite,
 qui se remplit de viande.
 « Quel malheur ! s'exclama-t-elle,
 je n'ai jamais vu cela.
 Suis-je venue pour voir cela maintenant ? »
 (...)

La femme demanda à la fille de chercher de l'eau
 et de la lui donner pour qu'elle se lave.
 Elle lui apporta de l'eau.
 La femme demanda à la fille : « Lave-moi le dos ! »
 Pendant qu'elle lui lavait le dos,
 la peau saillit,
 on eût dit un rasoir ;
 ses mains en furent tailladées ;
 en lui frottant le dos avec le bouchon de fibres,
 elle eut les mains tailladées.
 Elle protesta : « Je ne peux pas laver ce dos,
 on dirait une peau de crocodile. »
 La femme lui répondit : « File et tais-toi. »
 Elles passèrent la nuit.
 Au lever du jour, la femme lui donna trois œufs :
 « Lorsque tu t'approcheras des maisons du village, tu
 casseras ces œufs. »
 Arrivée devant les maisons,
 la fille cassa un œuf :
 des lions et des hyènes en sortirent.
 A l'entrée de sa concession,
 elle cassa un autre œuf :
 des serpents et des pythons en sortirent.
 Tous ces animaux se précipitèrent sur la fille,
 la saisirent, la tuèrent,
 la déchiquètèrent et dévorèrent sa chair.
 J'ai laissé ce conte là où je l'ai vu.

NOTES

* Ce conte est un des plus répandus dans le folklore européen aussi bien qu'africain. Dans le domaine africain, il faut se référer surtout à l'essai de Geneviève Calame-Griaule : « Lesalebasses brisées. Etude du thème initiatique dans quelques versions africaines des « Deux filles ». *Cahiers de Littérature orale* n° 1, 1977, pp. 23-66. Denise Paulme dans « Morphologie du conte africain *Cahiers d'Etudes Africaines* XII, 1972, pp. 150-151 donne ce conte comme exemple pour présenter *la structure en miroir*. »

Le conte se joue en deux parties symétriques. Les héros, qui sont au nombre de deux, entreprennent l'un après l'autre une quête au cours de laquelle ils sont soumis aux mêmes épreuves, mais leurs conduites inverses amènent des résultats opposés.

Si les conduites des deux héros sont incarnées dans deux personnages différents, on peut penser que, dans le contexte initiatique africain, il s'agit en fait de deux modèles de comportement possible pour le même individu. (Cf. Calame-Griaule et V. Görög-Karady : « La calebasse et le fouet : le thème des objets magiques en Afrique occidentale » *Cahiers d'Etudes Africaines* XII, 1972, pp. 74-75).

1. Les Bambara pratiquent la polygamie, institution qui crée souvent des conflits entre les différentes épouses ou entre les enfants des coépouses. Dans toute une série de contes la situation initiale est fondée sur cet antagonisme.

2. Récipient fait à partir d'une courge vidée, séchée et coupée en deux, la calebasse est aussi le symbole féminin par excellence.

3. *Maromaro* : marigot mythique au bord duquel vivent des femmes-génies.

4. Dans la vie courante, les calebasses brisées sont recousues avec un fil ou une sorte de liane très flexible. Ce travail est effectué par les femmes des forgerons.

5. La salutation est d'une grande importance dans la vie sociale. Plus qu'une simple formule de politesse, elle crée le contact.

6. Equilbecq, dans son ouvrage déjà cité (pp. 70-72) dit que les Wolof se représentent également les génies comme des êtres « ayant un seul œil fendu dans le sens vertical et placé sur le front au-dessus d'un nez très allongé ».

Ces rencontres (hyènes, panthères, génie à un œil, nains) représentent des étapes de la quête initiatique. Devant des spectacles étranges ou absurdes, le héros ne doit montrer ni étonnement, ni dérision. Il faut se montrer courageux, discret, et poli dans les circonstances les plus insolites.

7. L'os devient viande : symbole de fécondité.

8. Ce geste, qui dans la vie courante est un service rendu souvent par les filles aux vieilles femmes, est ici symbolique des rapports entre les générations : accepter de laver le dos de la vieille femme c'est accepter la *médiation* de la génération antérieure. Cette réalité de la médiation est une des bases de la société traditionnelle.

9. « Frotter un dos coupant comme un rasoir et s'y taillader les mains peut signifier pour la fille l'excision ou les premières règles ou la défécation. Il y a un transfert euphémique des organes sexuels à la main. » (G. Calame-Griaule, dans l'article cité).

10. Ici, la quête est provoquée : la coépouse fait briser volontairement la calebasse. Mais la quête n'aboutira pas. On ne peut pas provoquer l'initiation, elle doit venir en son temps. Geneviève Calame-Griaule insiste sur l'ambiguïté du personnage de la coépouse — belle-mère — qui tout en jouant le rôle de l'agresseur représenterait au niveau initiatique la génération supérieure, celle des parents qui envoient les jeunes gens à l'initiation.

11. C'est la manifestation d'étonnement de la fille qui, ici, ne sait pas sa maîtrise.

DÒGÒNIN ANI KÒRÒKÈ
LES ÉCHANGES SUCCESSIFS*

DÒGÒNIN ANI KÒRÒKÈ

n ye a da nin cè nin fila ye
kòrò ni dògò dò tun don.
u ba tagara kalakariyòrò kungò kònò.
a natò, a ye kònònin fila minè ka na a di u ma.
kòròkè ye i kanto dògònin ma :
ko an tè an ka kònòw jeni ka u nyimi ?
dògònin ko ne kòni tè n ta faga
ne bè taga muso nyini ni n ka kòno ye.
e, e ye a ye jamani jumèn na
mušo bè sòrò ni kònò ye ?
ko i ka na an ka a jeni ka a nyimi bani !
a ko ayi ko ne ta tè jeni ka a nyimi.
ne tè a nyimi
kòròkè ye a ka kònò jeni ka o nyimi.
dògònin tagara.
a tagara se numudenw ma
olu ye a wele ko a ka na u ka tulonkè kè.
u ye tulonkè kè.
olu ko ko ni e bè sòn
an be i ka kònònin minè
ka a jeni ka a nyimi.
a ko : ònhòn !

LES ÉCHANGES SUCCESSIFS*

Je vais raconter l'histoire de deux enfants,
l'aîné et le cadet.
Leur mère partit ramasser du bois mort.
A son retour, elle attrapa deux oiseaux pour eux.
L'aîné demanda au cadet :
« N'allons-nous pas griller et manger nos oiseaux ?
— Moi, certainement, je ne tuerai pas le mien.
Je vais chercher une épouse avec mon oiseau.
— Eh ! Dans quel pays as-tu vu
qu'on obtenait une femme avec un oiseau ?
Viens, grillons-les plutôt et mangeons-les.
— Non, je ne grillerai pas le mien
et je ne le mangerai pas. »
L'aîné grilla son oiseau et le mangea.
Mais le cadet partit.
Il arriva chez les petits forgerons,
qui l'invitèrent à jouer.
Ils jouèrent ensemble.
Les fils du forgeron lui dirent : « Si tu permets,
nous allons prendre ton petit oiseau
et le griller pour le manger.
— D'accord¹ » acquiesça l'autre.

u ye kònòdennin mine ka a jeni ka a nyimi.
a tilala, a ye i sigi ka kasi ka kasi ka kasi.
ko mun kèra ?

ko n sòn n na kònò na, n sòn n na kònò na, numuden
numuden, n na kònò to n bolo
n bòra kònò le n ma
n ma bòra kalakari wo kalakari.

olu tagara a fò u fa ye
u fa ye muru dilan ka a di a ma.
a tagara se mogò dòw ma bòtu la.
olu bè ka bò kari ni u nyin ye
fo dòw da bèè tigètigèra.
a ko : sani aw ka bò kari ni aw nyin ye
muru bè n bolo
a ye muru minè ka bò kari ni o ye.
olu ye muru minè ka bò kari ka a kari ka a kari
fo ka muru kari.
a ye i sigi ka kasi ka kasi.
olu ko ko mun kèra ?

ko n sòn n na muru la, n sòn n na muru la, bòtu
bòtu, n na muru to n bolo
n bòra muru le, numuden
numuden, n na kònò to n bolo
n na kònò to n bolo
n bòra kònò le n ma
n ma bòra kalakari wo kalakari.

olu ye segi dilan ka a di a ma.
a tagara se sitòmònnaw ma
segi tun tè olu bolo.
olu ye si tò mò n ka a kè u ka dulòki kònò
ka o bèè farafara.
ko sani aw ka si kè aw ka dulòki kònò
ka o bèè farafara
segi filè ne bolo

Ils prirent l'oiseau, le grillèrent et le mangèrent.
Ceci fait, l'enfant s'assit et se mit à pleurer.

« Qu'y a-t-il ? lui demandèrent les petits forgerons.

— Rendez-moi mon oiseau, rendez-le-moi, petits forgerons.

Petits forgerons, laissez-moi mon oiseau.

J'ai reçu cet oiseau de ma mère

qui l'a attrapé en ramassant du bois mort. »

Les petits forgerons allèrent raconter cela à leur père
qui fabriqua un couteau pour le garçon.

Il arriva chez d'autres gens dans un bois de bambou.
Ceux-ci coupaient le bambou avec leurs dents,
certains en avaient la bouche toute meurtrie.

Il leur dit : « Au lieu de casser le bambou avec vos dents,
voici un couteau,
prenez-le et coupez le bambou. »

Ils le prirent et coupèrent avec tant d'acharnement
que le couteau se cassa.

L'enfant s'assit et pleura abondamment.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-on.

— Rends-moi mon couteau, rend-le-moi, bois de bambou.

Bois de bambou, laisse-moi mon couteau !

J'ai eu le couteau par les petits forgerons !

Petits forgerons, laissez,

laissez-moi l'oiseau

que ma mère a attrapé en ramassant du bois mort. »

On lui fabriqua alors un panier.

Il arriva chez les ramasseurs de karité.

Ceux-ci n'avaient pas de panier.

et mettaient le karité dans leur boubou.

Leur boubou se déchira complètement.

Il s'arrêta, les regarda et dit :

« Au lieu de mettre le karité dans votre boubou
et de le déchirer,
voici mon panier ;

aw te segi minè ka a kè a kònò ?

olu ye segi minè

ka si tòmòn ka a tòmòn ka a tòmòn

fo ka segi nin kari.

a ye i sigi ka kasi olu fana da la

olu ko : èè, mun kèra ?

ko n son n na segi la, n sòn n na segi la, sitòmòn

sitòmòn, n na segi to n bolo

n bora segi le bòtu,

bòtu, n na muru to n bolo

n bora muru le numuden

numuden, n na kònò to n bolo

n na bora kònò le n ma

n ma bora kalakari wo kalakari.

olu be tulu camanba bò ka di a ma.

a tagara se genju o jelenba ma

ko èè genju, mun dun ye i jè tenninò ?

o ko o tulu min filè i bolo

ni i ye o mun n na, n bè fin sisan.

a ye o tulu mun o la

a ye i sigi ka kasi ka kasi.

genju ko ko mun kèra ?

a ko :

n sòn n na tulu la, n sòn n na tulu la, genju

genju, n na tulu to n bolo

n bora tulu le sigosi

sigosi, n na segi to n bolo

n bora segi le bòtu,

bòtu, n na muru to n bolo

n bora muru le, numuden

numuden, n na kònò to n bolo

n bora kòno le n ma

n ma bora kalakari wo kalakari.

o ye dògò caman di a ma.

ne voulez-vous pas le prendre ? »

Ils prirent le panier

et se mirent à ramasser

le karité avec empressement,

tant et si bien que le panier se cassa.

L'enfant s'assit et pleura de nouveau.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-on.

— Rends-moi mon panier, rends-le, ramasseur de karité.

Ramasseur de karité, laisse-moi mon panier !

J'ai eu le panier par le bois de bambou.

Bois de bambou, laisse-moi mon couteau !

J'ai eu le couteau par les petits forgerons.

Petits forgerons, laissez-moi mon oiseau !

J'ai reçu l'oiseau de ma mère

qui l'a attrapé en ramassant du bois mort. »

Ils lui donnèrent alors une grande quantité d'huile.

Il arriva à un arbre *genju*² qui était tout blanc :

Qu'est-ce qui t'a rendu si blanc ? » lui demanda-t-il.

L'arbre³ lui répondit : « Avec l'huile que tu portes,

si tu m'en enduis, je noircirai de suite. »

Il l'enduisit alors d'huile,

puis il s'assit et se mit à pleurer.

« Qu'y a-t-il ? » lui demanda l'arbre.

Il répondit :

« Rends-moi mon huile, rends-moi mon huile, *genju*.

Genju, laisse-moi mon huile.

J'ai eu l'huile par le ramasseur de karité !

Ramasseur de karité, laisse-moi mon panier !

J'ai eu le panier par le bois de bambou,

bois de bambou, laisse-moi mon couteau !

J'ai eu le couteau par les petits forgerons,

petits forgerons, laissez-moi mon oiseau !

J'ai reçu l'oiseau de ma mère

qui l'a attrapé en ramassant du bois mort. »

L'arbre lui donna alors beaucoup de fagots.

a tagara se julaw ma.
 olu bè ka u senkala don daga kòrò
 ka tobili kè ni o ye.
 a ko èè julaw, sani aw ka sen kè ka tobili kè
 dògò bè n bolo, aw ka a minè ka tobili kè.
 olu ye dògò minè ka u ka tobili kè ni o ye
 dumuni mòlen minkè
 u ye a wele, a ye a dun.
 a tilala ka i sigi ka kasi.
 olu ko ko èè ko mun kèra ?

n sòn n na lògò la, n sòn n na lògò la, julaba
 julaba, n na lògò to n bolo
 n bora lògò le genju
 genju, n na tulu to n bolo
 n bora tulu le sigosi
 sigosi, n na segi to n bolo
 n bora segi le bòtu
 bòtu, n na muru to n bolo
 n bora muru le numuden
 numuden, n na kòndò to n bolo
 n bora kòndò le n ma
 n ma bora kalakari wo kalakari

olu ye kògò camanba di a ma.
 a tagara se baji ma.
 ka i bolo su o la ka a nèè
 ko èè ko u bè a fò kògòji kògòji
 ko kògò dun tè nin na.
 o ko ko kògò min bè i bolo
 ni i ye o kè n na
 n bè kè kògòji ye sisan.
 a ye o kògòba yèlèma o la
 u ye o munumunu fo ka o fèn ka o kè kògòji ye
 ka o kè kògòji ye.

Il arriva chez des commerçants
 qui, pour alimenter le feu,
 mettaient leurs jambes sous la marmite.
 « Commerçants, dit-il, j'ai du bois,
 au lieu de faire la cuisine avec vos jambes,
 prenez-le et utilisez-le pour faire votre cuisine. »
 Ils prirent le bois pour faire leur cuisine.
 Lorsque le repas fut prêt,
 ils l'appelèrent pour manger.
 Quand il eut fini, il s'assit et pleura.

« Qu'y-a-t-il ? demandèrent les commerçants.
 — Rends-moi mon bois, rends-moi mon bois, commerçant.
 Commerçant, laisse-moi mon bois !
 J'ai eu mon bois par le *genju*.
Genju, laisse-moi mon huile !
 J'ai eu l'huile par le ramasseur de karité.
 Ramasseur de karité, laisse-moi mon panier !
 J'ai eu le panier par le bois de bambou.
 Bois de bambou, laisse-moi mon couteau !
 J'ai eu le couteau par les petits forgerons.
 Petits forgerons, laissez-moi mon oiseau !
 J'ai reçu l'oiseau de ma mère
 qui l'a attrapé en ramassant du bois mort. »

Ils lui donnèrent alors une grande quantité de sel.
 Il arriva à un grand fleuve,
 y trempa la main et goûta l'eau.
 « Eh ! dit-il, on dit que l'eau est salée, très salée,
 mais celle-ci ne l'est pas.
 — Avec le sel que tu portes,
 si tu m'en donnes,
 je deviendrai salé tout de suite. »
 Il versa tout le sel dans le fleuve
 et, à eux deux, ils le firent dissoudre,
 pour rendre l'eau bien salée.

a tilala, a ye i sigi ka kasi.
kògòji ko ko mun kèra ?

n sòn n na kògò la, n sòn n na kògò la, kògòji
kògòji, n na kògò to n bolo
n bòra kògò le julaba
julaba, n na lògò to n bolo
n bòra lògò le genju
genju, n na tulu to n bolo
n bòra tulu le sigosi
sigosi, n na segi to n bolo
n bòra segi le bòtu
bòtu, n na muru to n bolo
n bòra muru le numuden
numuden, n na kònò to n bolo
n bòra kono le n ma
n ma bòra kalakari wo kalakari.

kògòji ye jègè camanba di a ma
a tagara ka taga ka taga se dugu dò la.
o faama, dunanbaw nanen bè o faama fè yen
o ka dumunni dèssèra
foyi tè o bolo
fo a ye a ka jònw bila
ka taga ntorisu ninw tòmòn
ka na o tobi
ko a bè o di a ka dunanw ma.
a ko é faamatò sa wo
dumunni ka dèssè i bolo
fo e tè se ka dumunni di i ka dunanw ma
i tè nin jègè minè
i ka a tobi ka a di u ma ?
o ye o jègè minè ka o tobi.
u tilalen minkè
a ye i sigi ka kasi.
o ko mun kèra ?

n sòn n na jègè la, n sòn n na jègè la, faama

Ayant fini, il s'assit et se mit à pleurer.
« Qu'y a-t-il ? lui demanda l'eau salée.

— Rends-moi mon sel, eau salée, rends-le-moi, eau salée,
eau salée, laisse-moi mon sel
que j'ai eu par les commerçants !
Commerçant, rends-moi mon bois !
J'ai eu le bois par le *genju*.
Genju, laisse-moi mon huile !
J'ai eu l'huile par le ramasseur de karité,
ramasseur de karité, laisse-moi mon panier !
J'ai eu le panier par le bois de bambou,
bois de bambou, laisse-moi mon couteau !
J'ai eu le couteau par les petits forgerons
petits forgerons, laissez-moi mon oiseau !
J'ai reçu l'oiseau de ma mère
qui l'a attrapé en ramassant du bois. »

L'eau lui donna alors un grand nombre de poissons.
Il s'en alla et arriva dans un village.

Le chef avait de nombreux étrangers chez lui,
et la nourriture lui manquait,
il n'avait rien à leur offrir.

Il finit par envoyer ses esclaves
ramasser des crapauds morts
pour les cuisiner
et les offrir à ses hôtes.

« Eh, dit l'enfant, toi qui es chef de village,
manques-tu de nourriture
au point de ne pouvoir en donner à tes hôtes ?
Prends ces poissons
et prépare-les pour eux ! »

Le chef prit les poissons.
Dès qu'ils eurent mangé,
l'enfant s'assit et se mit à pleurer.

« Qu'y a-t-il ? lui demanda le chef.

— Rends-moi mon poisson, rends-moi mon poisson, chef !

faama, n na jègè to n bolo,
 n bòra n na jègè le kògòji
 kògòji, n na kògò to n bolo
 n bòra kògò le julaba
 julaba, n na lògò to n bolo
 n bòra lògò le genju
 genju, n na tulu to n bolo
 n bòra tulu le sigosi
 sigosi, n na segi to n bolo
 n bora segi le bòtu
 bòtu, n na muru to n bolo
 n bòra muru le numuden
 numuden, n na kònò to n bolo
 n bòra kono le n ma
 n ma bòra kalakari wo kalakari.
 faama fana o kòntanna a kòrò sa
 ka muso di a ma ka fèn bèè dí a ma
 ka a muso pari
 ka a yèlèn so nyumanba kan
 ka a bila ka taga u ka dugu la.
 a tagara se a ka korokè sigilen ma
 ko n kòrò
 ko naamu !
 ko e ma a fò ko kònònin te muso sòrò
 kònònin te muso sòrò ?
 ko wa ne ye muso sòrò, a filè !
 kòròkè tununna dugu jukòrò
 hali sini a ma ye.
 n ye o ta yòrò min, n ye o bila yen.

Chef, laisse-moi mon poisson !
 J'ai eu le poisson de l'eau salée.
 Eau salée, laisse-moi le sel !
 J'ai eu le sel des commerçants.
 Commerçants, laisse-moi mon bois !
 J'ai eu le bois du *genju*.
Genju, laisse-moi mon huile,
 J'ai eu l'huile par le ramasseur de karité,
 ramasseur de karité, laisse-moi mon panier !
 J'ai eu le panier par le bois de bambou.
 Bois de bambou, laisse-moi mon couteau !
 J'ai eu le couteau par les petits forgerons.
 Petits forgerons, laissez-moi mon oiseau !
 J'ai reçu l'oiseau de ma mère
 qui l'a attrapé en ramassant du bois mort. »
 Le chef, tout heureux, l'écouta,
 lui donna une femme⁴ et toutes sortes de biens.
 Il donna de beaux habits pour la femme,
 la fit monter sur un beau cheval,
 puis les laissa retourner au village du garçon.
 Arrivé chez son aîné,
 il cria : « Mon frère aîné !
 — Oui ! répondit l'autre.
 — N'as-tu pas dit qu'on n'obtenait pas une femme
 avec un oiseau ?
 Eh bien, moi j'ai une femme. La voici ! »
 Le frère aîné disparut sous terre,
 on ne l'a jamais revu depuis.
 Là où j'ai pris ce conte, là, je le remets.

NOTES

* Ce type de conte est connu en Europe, en Amérique et aux Indes également. Par rapport aux récits africains répertoriés, notre conte

présente quelques traits originaux. Ainsi, voit-on dans la séquence initiale deux personnages ; l'un est paresseux, l'autre — le héros — est entreprenant et astucieux. Le caractère « civilisateur » du protagoniste est un élément constant. Dans la plupart des versions, l'échange profite aux partenaires, toutefois dans quelques cas le partenaire du héros refuse la relation qu'établit le don et le contredon.

1. Le héros donne son accord pour qu'on lui prenne son oiseau mais ce n'est pas lui qui en prend l'initiative. Par la suite, chez les gens qui cassent le bambou avec leurs dents, il propose lui-même son couteau, de même, il proposera son panier.

2. Arbre non identifié. Sa sève blanche est collante.

3. L'arbre sollicite le don de l'huile, mais, aux commerçants, c'est l'enfant qui fait offre de son trésor.

4. L'échange, élément indispensable pour toute vie sociale, a pour but suprême l'acquisition d'une épouse.

CENIN KEGUNMAN

L'ENFANT RUSÉ*

CENIN KEGUNMAN

nsiirinin, nsiirinin
ko muso kònòma dò tun tagara lògònyiniyòrò
a ye lògò nyini
a ye lògò caman nyini ka a bila.
a ma se ka i yèrè nyun.
den min bè a kònò
a ko : n na, ne wolo !
ko ne bè e nyun !
ko : hén, den min kumana
a be a ba kònò
ko o tè se ka i yèrè wolowolo wa ?
a ye i yèrè wolowolo.
ko : n na, ko ne kun li !
ko den min sera ka i yèrè wolowolo
ko e tè se ka i kun li wa ?
a ye i yèrè kun li
ko n na, ko n tògò la !
ko den min sera ka a kun li
ko e tè se ka a tògò la ?
a ye a tògò la
ko n tògò ye Barawulenin ye.
a ye bamuso nyun.

L'ENFANT RUSÉ*

Petit conte, petit conte.
Une femme enceinte était partie chercher du bois.
Elle ramassa du bois,
elle en ramassa tant qu'elle dut en laisser
car elle ne pouvait le charger sur sa tête.
L'enfant qui était dans son ventre dit¹ :
« Maman, enfante-moi !
Je te poserai le bois sur la tête.
— Hé, s'exclama-t-elle, un enfant qui parle
dans le ventre de sa mère,
n'arriverait-il pas à s'enfanter lui-même ? »
Il naquit donc de son propre fait.
« Maman, rase-moi la tête ! dit le nouveau-né.
— L'enfant qui est parvenu à s'enfanter lui-même,
n'arriverait-il pas à se raser la tête ? »
Il la rasa lui-même.
« Maman, donne-moi un nom, dit-il encore.
— L'enfant qui a réussi à se raser seul la tête,
n'arriverait-il pas à se donner un nom ? »
Il se nomma donc :
« Je m'appelle Petite-gourde-rouge. »
Alors il posa le bois sur la tête de sa mère

o tagara.
 u tagara se so kònò minkè
 a kòròkèw ko
 ko u bè taga sunguruntigèyòrò.
 a tagara ni a ye.
 a kòròkè ko ni a tagara
 ko o bè a bugò.
 a banna ka tugun o kò.
 a kòròkèw ye a bugò ka segin.
 a ye i yèrè yèlèma
 ka kè muru nyumannin dò ye a kòròkèw nyè.
 a kòròkèw tagara
 ko e, ni a ye a sòrò
 an dògònin Dawuda yèrè tun bè yan
 ko an tun bè nin di a ma wa ?
 ko e, ko ale yèrè don !
 o ye a bugò bilen ka segin.
 a tagara à yèrè kè dulòki nyumannin dò ye
 o nyè fè tugun.
 ko ni a ye a sòrò
 an dògònin Dawuda yèrè tun bè yan
 ko an tun bè nin di a ma wa ?
 ko ale yèrè don !
 a ye a bugò.
 a ye i yèrè kè limògò ye ka tugun o kò.
 o tagara se kungo kònò.
 su kora o la, o ko :
 ni o ko ko o bè taga nyè fè, warabaw bè o dun
 ni o ko ko o bè segin kò fè, warabaw bè o dun.
 ni o ko ko o bè don subagamuso fè yen
 subagamuso fana bè o dun.
 Dawuda sinna ka i yèrè yèlèma
 ka i kè a nò la
 ko aw tun ma à fò ko ne ka segin wa ?

et ils s'en furent ensemble.
 Quand ils arrivèrent à la maison,
 les grands frères annoncèrent
 qu'ils partiraient s'amuser avec les filles.
 Il voulut partir avec eux.
 « Si tu viens, affirmèrent les grands frères,
 nous te battons. »
 Il les suivit quand même.
 Ses frères le frappèrent pour qu'il s'en retourne.
 Il se transforma alors
 et devint un joli couteau qui se posa devant eux.
 Ses grands frères repartirent
 et dirent : « S'il se trouvait
 que notre petit frère Daouda soit là,
 ne lui aurions-nous pas donné ce couteau ?
 — Hé, c'est moi-même » s'écria-t-il.
 Ils le frappèrent encore pour qu'il s'en retourne.
 Il devint un bel habit
 qui se posa devant eux.
 Ses frères remarquèrent : « S'il se trouvait
 que notre petit frère Daouda soit là,
 ne lui aurions-nous pas donné cet habit ?
 — C'est moi-même » cria-t-il
 et ils le frappèrent encore.
 Il se transforma alors en mouche et les suivit.
 Ils arrivèrent en brousse
 à la tombée de la nuit et ils dirent :
 « Si nous avançons, les lions nous mangeront.
 Si nous retournons, les lions nous mangeront aussi.
 Si nous entrons chez la sorcière², là-bas,
 celle-ci aussi nous mangera. »
 Le petit frère se métamorphosa aussitôt
 et reprit forme humaine,
 « Ne m'aviez-vous pas dit de repartir ? dit-il.

ko ayiwa !
 an ka don subagamuso nin fè
 subagamuso nin tè se ka foyi kè an na.
 o donna.
 subagamuso nin ye layòrò di o ma.
 o lara.
 subagamuso nin ye a ka muru ta
 ta ta ta ta ne ye a da gè
 na ne ye n ka mògòfagamurunin da gè.
 Dawuda ko
 en, en, en, a da gè
 e di ye n yèrè ta minè ka a da gè yan.
 ko e, ko ale bilen ma sunògò ?
 a ye a sòrò den saba tun bè subagamuso nin yèrè fè.
 ko e bamuso tun bè to ka mun di a ma
 e di ye sunògò ?
 ko a tun bè to ka to nyumannin tobi
 ka a di ne ma
 n di ye sunògò.
 a ye to nyumannin tobi
 ka a di a ma.
 a ye o dun.
 a lara.
 subagamuso nin ye muru ta tugun kò !
 ta ta ta ta ne ye a da gè
 na, ne ye mògòfagamurunin da gè.
 Dawuda ko :
 en, en, en, a da gè
 e di ye n yèrè ta minè ka a da gè yan.
 ko e, ko ale bilen ma sunògò ?
 ko ne ma sunògò koyi !
 ko e bamuso tun bè to ka mun di e ma
 e di ye sunògò ?
 ko a tun bè taga kò la
 ka taga segi ta ka o fa ji la.

Bien !
 « Entrons chez cette sorcière, continua-t-il,
 elle ne peut rien nous faire. »
 Ils y allèrent.
 La sorcière leur donna un endroit pour se coucher.
 Ils se couchèrent.
 La sorcière saisit son couteau :
 « Ta, ta ta ta, j'ai aiguisé le fil,
 j'ai aiguisé le fil du petit couteau pour tuer ces gens. »
 Daouda répliqua :
 « Um ! aiguisé le fil, aiguisé le fil
 puis prends le mien et aiguisé le fil !
 — Hé ! Ne dors-tu pas encore ? » s'écria-t-elle.
 Il se trouvait que cette sorcière avait trois enfants.
 Elle lui demanda : « D'habitude, que te donne ta
 mère pour que tu dormes ?
 — Elle avait l'habitude de me cuire un bon *to*,
 elle me le donnait,
 puis je m'endormais », répondit-il.
 La sorcière cuisina un bon *to*
 et le lui présenta ;
 il le mangea
 et se coucha.
 La sorcière reprit son couteau et chanta :
 « Ta ta ta ta, j'ai aiguisé le fil,
 j'ai aiguisé le fil du petit couteau pour tuer ces gens.
 — Um, aiguisé le fil, aiguisé le fil, aiguisé le fil,
 puis prends le mien et aiguisé le fil !
 — Ne dors-tu pas encore ? s'impacienta-t-elle.
 — Non, je ne dors pas.
 — D'habitude, que te donne ta mère,
 pour que tu dormes ?
 — Elle partait au marigot,
 prenait un panier et le remplissait d'eau,

o nana o kè ka ne ko.
 n di ye sunògò
 subagamuso nin tagara
 a tagara kò la
 a ye segi ta ka taga kò la
 ka taga a fa
 ji bònna
 ka taga a fa
 ji bònna.
 Dawuda yèrè kòròtòra a la
 a yèrè tagara a nò fè
 ko ale bilen ma se ka a fa ?
 ko onhòn !
 a ye segi minè ka a fa.
 hali ji kelen ma toni
 di ye a bòn a nò na
 ko a fa !
 ko e bè na ne sòrò so kònò.
 subagamuso nin mana a fò ko a bè a fa
 a bèè bonna.
 Dawuda yèrè tagara
 ka taga à yèrè ka finiw ni a kòròkèw taw ta
 ka o don subagamuso nin taw la
 subagamuso nin kòròtòra ka na
 a nana ko :
 ta ta ta ta, n ye a da gè
 na, ne ye mògòfagamurunin da gè
 mògò ma kuma
 a ye a fò bilen :
 ta ta ta ta, n ye a da gè
 na, ne ye mògòfagamurunin da gè.
 a sinna ka wuli
 ka a den bèè kantigè.
 dugu gèra, Dawuda yèrè wulila

puis venait me laver,
 alors je m'endormais. »
 La sorcière s'en fut,
 elle partit au marigot.
 Elle prit un panier pour se rendre au marigot ;
 comme elle voulait le remplir,
 l'eau s'en échappa.
 Elle essaya une autre fois,
 l'eau s'en échappa encore.
 Alors Daouda lui-même s'impatienta
 et partit sur ses traces.
 « N'as-tu pas encore pu le remplir ? demanda--il.
 — Non ! » répondit-elle.
 Daouda saisit le panier et le remplit,
 pas une seule goutte d'eau n'en tombait.
 Il versa l'eau dans le marigot,
 et dit : « Remplis-le à ton tour,
 tu me retrouveras à la maison. »
 Dès que la sorcière voulait remplir le panier,
 l'eau s'en échappait.
 Daouda, lui, s'en retourna.
 Il prit ses habits et ceux de ses frères,
 les troqua contre ceux des enfants de la sorcière.
 La sorcière finit par s'impatienter et revint.
 Elle chanta en arrivant :
 « Ta ta ta ta, j'ai aiguisé le fil,
 j'ai aiguisé le fil du petit couteau pour tuer ces gens. »
 Personne ne parla
 et elle reprit encore une fois sa chanson :
 « Ta ta ta ta, j'ai aiguisé le fil,
 j'ai aiguisé le fil du petit couteau pour tuer ces gens. »
 Sitôt sa chanson terminée, elle se leva
 et elle trancha le cou de tous ses enfants.
 Le jour vint et Daouda se leva.

ko woo ko e ye e denw faga !
Dawuda ye a kòròkèw ni a yèrè kè fònyòn ye
di ye wulí ka taga.
subagamuso nin ma don a bè a ta sara cogo min
a ye i yèrè kè
Dawuda ka kòròkè ka sungurun nyumannin ye
a tagara sa
su kora
subagamuso nin tagara
a donna Dawuda la kòròkè ka so kònò
a ye baro kè.
Dawuda ka kòròkè nana sunògò
a ye Dawuda ka kòròkè nyèkili fila bò
ka taga ni a ye.
a bamuso ko a ka taga a nyini
ko a ka taga nyèkili fila nyini ka na.
Dawuda tagara
o ye a sòrò subagamuso nin den dò
a tun furulen bè duguba dò la
a den kelen bè yen
a ye i yèrè yèlèma ka kè o den ye
di ye taga subagamuso nin nò fè.
ko e ko nyèko bè n cè la
ko a nyèkili fila man nyi
ko ne bè na nyèkili fila nyini e fè !
ko e ko nyèkili fila tun bè ne fè wa ?
ko a ye o minè
a ye nyèkili fila ta
di ye sin ka yèlèma ka kè bèlènin ye.
ko ne Dawuda yèrè don.
di ye boli.
subagamuso nin ma don a bè o cògò min na tugun.
a ye i yèrè kè lemurusun nyumannin dò ye

« Woo ! cria-t-il. Tu as tué tes propres enfants ! »
Daouda et ses frères se transformèrent en vent,
puis ils se levèrent et partirent.
La sorcière ne savait pas comment se venger.
Elle prit l'apparence d'une fille très belle,
une amie des frères de Daouda,
et elle partit.
A la tombée de la nuit,
la sorcière arriva à destination.
Elle entra dans la maison des frères de Daouda
et causa avec eux.
Puis les grands frères s'endormirent.
La sorcière arracha les yeux de l'un d'eux
et les emporta.
Le matin, la mère dit à Daouda d'aller les chercher,
qu'il aille rechercher les deux yeux et revienne.
Daouda obéit.
Il se trouvait qu'un fils de la sorcière
s'était marié dans un grand village.
Il avait eu une fille.
Daouda prit la forme de cette fille
pour se rendre chez la sorcière :
« Mon mari a mal aux yeux, lui dit Daouda,
ses deux yeux sont malades,
je viens chercher deux yeux chez toi. »
La vieille chercha : « N'avais-je pas deux yeux ici ? »
La fausse fille les attrapa,
prit les yeux,
puis se transforma aussitôt en un petit caillou
en disant : « C'est moi Daouda ! »
et s'enfuit.
La sorcière ne savait plus désormais que faire.
Elle se transforma en un joli citronnier

Dawuda ka so kònò.
 cènin fila tagara yèlèn o la
 o tagara o fò o cènin fila bamuso fè
 ko e ma ye
 ko a denw bè yèlèn na lemurusun na ?
 ko lemurusun nin tè lemurusun ye
 ko subaga don !
 o kèra dòròn
 yirisun wulila ni cènin fila ye.
 subagamuso nin ka saga tun tununnen bè.
 Dawuda yèrè tagara ka i yèlèma
 ka kè saganin dò ye
 ka taga
 ko e ko n na saganin nana bi wa ?
 ko ònhòn !
 ko ni e dun ma cènin fila bila n kò
 ka kè n gèn ye
 ne bè na tunun bilen tugun.
 a ye cènin fila bila a kò
 o ye a gèn.
 a sinna ka cènin fila yèlèma ka kè fònyòn ye.
 di ye boli
 ko woo ko ne Dawuda yèrè don.
 a ma à don
 a bè a kè cogoya min na.
 a tagara i yèrè ke kòba ye.
 Dawuda bamuso tagara finiko kè o la
 Dawuda nana
 ko n na, ko e kana kè finiko ye nin da dè
 ko nin tè ji ye
 ko bò yen sa !
 e ma wolo ban ji nin bè yan !
 ko aw !
 o ye a sòrò subagamuso nin nyèkili fila tun be ji la
 Dawuda tagara foronto si

dans la concession de Daouda.
 Deux garçons y grimperent.
 Daouda partit chez leur mère
 et lui dit : « N'as-tu pas vu
 que tes enfants sont grimpés sur un citronnier ?
 Ce citronnier n'est pas un citronnier,
 c'est une sorcière. »
 Alors, soudain,
 l'arbre s'éleva avec les deux garçons.
 Or, la sorcière avait perdu son mouton.
 Daouda partit, prit la forme de ce mouton
 et s'en fut près de la sorcière.
 « Hé ! dit-elle, mon mouton est revenu aujourd'hui ?
 — Oui ! répondit-il.
 Si tu ne laisses pas ces deux garçons derrière moi
 pour me garder,
 je me perdrai encore. »
 Elle laissa donc derrière lui les deux garçons.
 Ils gardèrent le mouton.
 Daouda les métamorphosa en vent
 puis s'enfuit en disant :
 « Woo ! C'est moi Daouda ! »
 La sorcière ne savait plus
 comment riposter.
 Elle se transforma en un grand marigot.
 La mère de Daouda étant partie y laver du linge,
 Daouda s'approcha :
 « Maman, ne lave pas le linge ici,
 ce n'est pas de l'eau.
 — File ! lui dit sa mère.
 Tu n'étais pas encore né que cette eau était là !
 — Ah bon ! dit-il simplement. »
 Or, les yeux de la sorcière étaient dans l'eau.
 Daouda écrasa du piment

di ye o fili subagamuso nin nyèkili la.
subagamuso sinna ka a fò
ko è e ka subagaya ka jugu ni ne ta ye !
di ye sa.
a banna.

et le jeta sur les yeux de la sorcière.

Aussitôt celle-ci cria :

« Ah ! Ta sorcellerie est supérieure à la mienne ! »
puis elle mourut.

C'est ainsi que finit ce conte.

CONTES

* Ce conte s'apparente au récit-type bien connu du Petit Poucet tout en possédant plusieurs traits originaux. Le héros protège ses aînés contre la sorcière, et amène celle-ci à tuer ses propres enfants. Ce type de récit est très répandu chez les Manding : deux personnages de force magique égale s'affrontent à plusieurs reprises jusqu'à ce que l'un d'eux reconnaisse la supériorité du rival ; « Ta sorcellerie est plus puissante que la mienne ! »

1. Le héros se signale par sa naissance extraordinaire. Il effectue lui-même les rites relatifs à la naissance : se raser la tête, se donner un nom.
2. Littéralement « la femme de la grande nuit ». Chez les Bambara, les sorcières se manifestent uniquement la nuit. Il existe d'autre part une étroite correspondance entre la féminité et la sorcellerie.

AMADU TARA

AMADOU TARA*



AMADU TARA

n ye n ka nsiirin nin da Amadu Tara la.
jamanatigi dò tun bè yen
muso kònòntò de tun bè a fè
muso kònòntò bèè ye denké kelen kelen wolo a ye.
a denké kelen kelen bèè fana tògò ye ko Amadu
Amadu ninw, u ba tògò de tun bè da u kan
ka u bò nyògòn na.
Amadu bèè ncinin tun ye
denké ninw bèè la dògònin
o de tun ye Amadu Tara ye
o tun ye jamanatigi nin ka taramuso den ye.
jamanatigi nana bana
a banana kosèbè fo ka a da so kònò yen
a ye san caman kè, a tè taga yòrò si.
fo den ninw bèè nana kè kamalenkòrò ye.
u ye furaw bèè kè, a ma se ka kènèya.
bòn, denké ninw tagara mògò nyini
mògò min bè se ka na a lajè
ni o ye a sòrò a bè sa wa a bè kènèya bana nin na.
cènin nana, a ye cèkòròba filè
a ye a fò u ye ko cèkòròba nin ko kòni
ko a ka bana nin juguyalen bè cogo min na

AMADOU TARA*

Ce conte est l'histoire
d'Amadou Tara.
Il était une fois le chef d'un pays,
qui avait neuf¹ femmes.
Chacune d'elles lui avait donné un garçon,
chacun de ses fils s'appelait Amadou.
Au nom d'Amadou, on ajoutait celui de la mère
afin de les distinguer.
Le plus jeune des Amadou,
le cadet de tous ces garçons,
s'appelait Amadou Tara.
Il était le fils de la femme du roi nommée Tara.
Le roi tomba gravement malade
au point de garder le lit à la maison.
Il passa plusieurs années sans sortir nulle part.
Ses fils devinrent des hommes.
On lui prodigua toute sorte de soins, il ne put guérir.
Bien. Les fils allèrent chercher quelqu'un,
quelqu'un qui puisse l'examiner,
pour savoir s'il allait mourir ou vivre.
L'homme arriva et examina le père.
Il dit aux fils : « En ce qui concerne le vieil homme,
sa maladie est grave,

ko fèn kelen dòn de bè se ka sòrò min bè se ka a kisi.
 ko ni o kòni sòròla ka di a ma ko a bè kisi
 ko mè ni o ma sòrò a ka gèlèn a ka balo.
 ko fèn dò fana a sòròla a ka gèlèn kosèbè.
 o tuma na, a ye fura nin sòròcogo fò cèkòròba ye.
 ko a bè sòrò ko ba dò de bè yen
 ko jinèw ka ba dou
 ko dan tè ba nin na
 ko mògò tè a foloyòrò ye
 i bè taama fo ka sègèn
 abada i tè a danyòrò ye
 ko o ba nin cèmancè la
 ko jirisun nin bè yen
 ko ni i sera ka jiri nin bulu sòrò ka na ni a ye
 ko cèkòròba bè se ka furakè o la.
 o tuma na cèkòròba fana ko
 ni Ala sònna ko ale
 ko ni o kòni bè a furakè
 ko o tuma na ko ale be kènèya ni Ala sònna.
 o tuma na a ye denkè ninw bèè
 a ye a denkè kònòntò ninw bèè wele
 ka u sigi ka kuma u fè.
 ko u ye mògò nyini a ye
 min bè a furakè sisan
 ko cè ye furakèli cogoya bèè fò
 ko fura nin sòrò ka gèlèn
 ko epi ko ni o ye a sòrò u ye ale den de ye
 ni min bè sa de furanyini fè a ka sa
 nin min bè balo o ka balo
 ko u kònòntò bèè ka taga fura nin nyini
 ko u kònòntò bèè ka taga
 ko nin min seginna ka a sòrò fura ma na
 ko a bè o den nin haramuya ka o gèn
 ka a bè a ba fana gèn

une seule chose peut le sauver.
 Si on la trouve et qu'on la lui donne, il sera sauvé,
 sinon, il est douteux qu'il puisse vivre.
 C'est un médicament très difficile à trouver.
 Alors il révéla comment obtenir ce médicament :
 « Il y a un fleuve ;
 c'est le fleuve des génies²,
 un fleuve sans limite.
 On ne voit pas sa source.
 Tu peux marcher jusqu'à te fatiguer,
 jamais tu ne verras sa limite.
 Au milieu de ce fleuve³,
 se dresse un arbre.
 Si on peut rapporter une feuille⁴ de cet arbre,
 toi, vieil homme, on pourra te soigner. »
 Alors, le vieil homme dit :
 « Si Allah le veut, lui,
 si c'est cela qui doit me guérir,
 alors je guérirai ; si Allah le veut. »
 Là-dessus, il appela ses fils,
 il appela ses neuf fils,
 les fit asseoir pour leur parler.
 On avait trouvé maintenant
 ce qui le guérirait,
 cet homme avait dit comment le soigner,
 mais le médicament était difficile à obtenir.
 Et puis, s'il était vrai qu'ils étaient ses enfants,
 que celui qui devait mourir pour ce médicament,
 meure, et que vive celui qui devait vivre.
 Qu'ils aillent tous lui chercher le médicament,
 que tous les neuf y aillent.
 Celui qui reviendrait sans médicament,
 il le maudirait et le chasserait,
 de même qu'il chasserait sa mère⁵.

ko u ka a filè u yèrè
 ni min ma sòn fana
 ko a bè o gèn, o ni a ba bèè.
 o tuma den ninw bèè yèlènna u ka so kan
 ka u ka tamaw ni u ka minènw ta
 u tagara, u tagara furanyiniyòrò la.
 Amadu Tara ma taga
 o tagara bò a ba kan
 ka taga kuma nyèfò a ba ye.
 ba fana ye kòòrimugu dò dila ka a di a ma
 ko u ka taga nyògòn fè
 ko ni u sera yòrò la
 ko ni u sera sira fila bènyòrò
 ko a ka kòòri nin bila yen ko ka a lajè
 ko ni kòòrimugu mana taga sira min fè
 a ka taga o sira fè
 ko o tuma ko a bè taga ko a ka taga o sira fè.
 u tagara, Amadu Tara tagara fo a konna tòw la minkè
 u sera sira fila
 sirafara yòrò nin na dòròn
 a jòra ka bò a ka so kan
 komi i n'a sòrò a bè nyègènè kè.
 tòw tagara dòònin dòròn
 o tuma a ye kòòrimugu nin bila
 kòòrimugu nin tagara sira min fè
 o ni a kòròkèw tagara sira min fè
 o tè kelen ye
 a kelen tagara o sira fè.
 a tagara, a tagara, a ye tile caman taama
 a tè bèn ni mògò ye, a tè dugu ye
 a tè foyi ye kungo kolon gansan gansan.
 a bè taga fo a tagara se ba belebele nin ma
 a sera yen fana, jiri tè yen
 foyi tè yen
 ba nin gansan i bè o doròn de ye.

Qu'ils réfléchissent bien eux-mêmes :
 celui qui n'accepterait pas,
 il le chasserait ainsi que sa mère.
 Ainsi, tous les fils montèrent sur leur cheval,
 prirent leur lance et leurs affaires
 et partirent à la recherche du médicament.
 Amadou Tara ne partit pas sur le champ ;
 il alla voir sa mère
 et lui raconta la chose.
 Celle-ci prépara du coton qu'elle lui remit,
 lui disant de l'emporter avec lui :
 quand il arrivera avec le coton,
 quand il arrivera au croisement de deux chemins,
 qu'il y dépose le coton et l'observe* .
 Si celui-ci désignait un chemin,
 qu'il le prenne.
 Alors, il irait, il irait par ce chemin.
 Amadou Tara partit et rattrapa les autres.
 Ils arrivèrent au croisement de deux chemins.
 Au croisement de ces chemins,
 il quitta sa monture
 comme s'il allait uriner.
 Dès que les autres eurent un peu avancé,
 il laissa tomber le coton.
 Le chemin que le coton désigna
 et le chemin où ses frères s'étaient engagés
 étaient différents.
 Il partit seul par le premier.
 Il alla, alla, il voyagea plusieurs jours
 sans croiser personne, sans croiser aucun village.
 Il ne vit rien que la brousse sauvage.
 Il avança et arriva au grand-fleuve :
 aucun arbre,
 rien du tout là-bas,
 on ne voyait rien d'autre que le fleuve.

o tuma na, ni a ka so sera yen, a jiginna
 a jiginna dòn, sègè do nana ka na i jò a kòrò
 ka a yèrè kè mògò ye ka kuma a fè
 ko a ka so di a ma
 a fana ye a ka so nin di sègè nin ma
 sègèn sinna ka so nin kunun.
 ko Amadu Tara ka yèlèn a kan.
 a ye Amadu Tara tagayòrò nyininkali kè.
 Amadu Tara ye a ka taamakun bèè nyèfò a ye
 o tuma na, a ko Amadu Tara ka yèlèn a kan
 ko a bè taga o bila o jiri nin san fè
 a yèlènna a kan, a tagara ni a ye
 ka taga a sigi jirisun nin san fè
 u sera fo dugutilama fè kabiri sògòma fo fajiri fè dè
 u sera jiri nin yòrò la.
 a ye Amadu Tara sigi yen.
 bòn a ye a fò a ye
 ko a bè na sani dugu ka jè
 ko a bè na a ta ko ka a segin
 ko ni a ma a sòrò yen o la sa
 ko o tuma na ko a tè se ka taga ni a ye
 ko a tè se ka segin tugun.
 Amadu Tara fana ko ni Ala sònna a ma
 ko a bè a sòrò yen.
 a ye Amadu Tara sigi yen minkè
 sègè tagara dòn.
 jinèmusonin dò nana Amadu Tara sòrò jiri san fè.
 o ye a sòrò
 Amadu Tara ye jiri nin a bulu kònòntò kari
 a yèrè kelen, a kòròkèw ninw fana bèè kelen kelen.
 o tuma na, jinèmuso nana
 jinèmuso ye Amadu Tara nyininka
 ko a nana mun kè jiri nin kan ?
 a ye a fò a ye ko a nana fura nyini

Arrivé au fleuve, il descendit de son cheval.
 Aussitôt, un épervier⁷ vint se poser à côté de lui.
 Il se transforma en homme et lui demanda
 de lui donner son cheval.
 Amadou Tara obéit.
 et l'épervier, aussitôt, avala le cheval ;
 puis il lui dit de monter sur son dos,
 et l'interrogea sur sa destination.
 Amadou Tara lui raconta les raisons de son voyage.
 L'épervier lui redit de monter sur son dos
 pour qu'il le porte au faite de l'arbre ;
 il monta sur l'oiseau qui partit avec lui
 en direction de l'arbre.
 Ils voyagèrent du matin au matin ;
 en pleine nuit, ils arrivèrent près de l'arbre.
 L'oiseau y installa Amadou Tara.
 Bien. L'épervier lui promit
 qu'il reviendrait avant qu'il ne fasse jour,
 qu'il viendrait le chercher pour le ramener.
 S'il ne le retrouvait pas sur l'arbre,
 alors, il ne pourrait le ramener,
 et lui ne pourrait plus s'en retourner.
 Amadou Tara dit que, si Allah le voulait,
 l'épervier le retrouverait au même endroit.
 Après avoir installé Amadou Tara,
 l'épervier partit.
 Une femme-génie vint trouver Amadou Tara.
 Or,
 Celui-ci avait coupé neuf feuilles de cet arbre,
 une pour lui-même, et une pour chacun de ses frères.
 La femme-génie vint.
 Elle demanda à Amadou Tara
 ce qu'il était venu chercher sur cet arbre.
 Il lui répondit qu'il voulait un médicament

ko a bè taga a fa furakè ni a ye
ko a bòra fo hadamadenyòrò de la
ko ka na yanninnò fura nin nyinini kama.
jinè ye a nyininka
a sera jiri nin kan cogo min na
a ye o fana cogoya nyèfò jinèmuso nin ye.
o tuma, jinèmusonin fana ye a fò a ye
ko a ka na ko u ka taga a ka so
ko a bè taga dumunni di a ma.
jinèmuso nin tagara ni a ye o la u ka jinèdugu la
a tagara dumunni di a ma
ka a bonyè kosèbè
ka a fò cè nin ye
ko ni cè nin bè a fè ka a furu
ko ale bè Amadu Tara fè.
Amadu Tara fana ko ko a bè a fè.
o tuma na, u ye u ka furu siri o surò la.
o ye a sòrò jinèdennin fana tun ye
jinè ninw ka jamanatigiden de ye
a tògò de ye ko Mayimuna.
bòn, u ye a ka furu siri o surò la.
sani dugu ka jè minkè
cè ye a fò Mayimuna ye
ko a bè segin sani dugujè
ko sègè ka kan ka na a nò fè.
o tuma na, jinèmusonin seginna ni a ye
ka na a sigi jiri nin kan ka a sigi kan.
sani a ka segin ni a ye
a ye Amadu Tara ka fèn kè
a taamana ni minw bèè ye
muru ni tama ninw bèè
a ye bèè minè Amadu Tara bolo
ka o bila yen
ka tila ka kurakura di a ma

pour soigner son père,
qu'il était venu du monde des humains
pour chercher ce médicament ici.
La femme-génie désira savoir
comment il était parvenu sur cet arbre.
Il raconta le procédé à la femme-génie.
Alors, celle-ci lui dit
de venir chez elle,
pour qu'elle lui donne à manger.
Il alla donc avec elle dans le village des génies.
Elle lui donna à manger,
l'accueillit très bien
et lui demanda
s'il voulait l'épouser,
disant qu'elle l'aimait.
Amadou Tara répondit qu'il l'aimait aussi.
Alors, on célébra leur mariage la nuit même.
Il se trouvait que cette femme-génie
était la fille du chef des génies de ce pays.
Elle s'appelait Maïmouna.
Bien. On célébra le mariage la nuit même.
Comme il faisait encore nuit,
Amadou Tara dit à Maïmouna
qu'il allait s'en retourner avant le lever du jour,
car l'épervier devait venir le chercher.
Alors, la femme-génie retourna avec lui
pour l'installer et le laisser sur l'arbre.
Avant leur départ,
la femme-génie prit les affaires d'Amadou Tara,
celles avec lesquelles il avait voyagé,
le couteau et la lance.
Elle se saisit de toutes ces affaires,
les mit à l'écart,
puis elle lui donna des affaires neuves

minw nyògòn'tè mògò sí bolo
 nyumannyuman
 minw nyògòn ma deli ka ye fòlò.
 a ye o di a ma
 a nana ni Amadu Tara ye
 ka a sigi jiri kan
 fajiri selen è ! sègè nana Amadu Tara nò fè
 sègè nana Amadu Tara nò fè
 ka taga ni a ye ka taga a sigi kofèla yen
 ba kò fè yen
 ka sòrò ka a ka so yèlèma
 ka a di a ma.
 Amadu Tara yèlènna a ka so kan
 a tagara, a tagara fo a sera sirafarayòrò nin na
 fo a sera sirafarayòrò nin na
 a korokè ninw tagara sira min fè.
 o tuma na, a tèmèna sira fè
 ka taga korokè ninw nyini
 a kelen kana taga so
 fa ka dimi korokèw kòrò.
 a tagara kòròkè ninw yòrò nyini
 yala a bè se ka kelen kelen di u ma
 u ka segin nyògòn fè ka na u fa bara.
 a tagara, a sera dugu fòlò dò la
 u ye a fò ko ko u tèmèna o dugu kan.
 a tagara dugu filanan dò la
 a ye u nyininkali kè yen
 u ye a fò ko ko u bè yen
 ko mè ko u bèè bè kaso la.
 o tuma na, u donna kaso la min fana kama.
 u ye o nyèfo Amadu Tara ye
 ko u nana muso nyini dè
 ko u nana muso nyini dè
 ko muso nin dun

qui n'avaient pas leurs pareilles,
 de très, très belles affaires,
 telles qu'on n'en avait jamais vues.
 Elle les lui donna
 et ramena Amadou Tara
 pour l'installer sur l'arbre.
 A l'aube - hé ! - l'épervier vint chercher Amadou Tara ;
 il vint le chercher,
 le ramena et le déposa là-bas,
 de l'autre côté du fleuve.
 Il transforma de nouveau son cheval
 et le lui remit.
 Amadou Tara monta sur son cheval
 et partit, il partit jusqu'au croisement des chemins,
 jusqu'au croisement des chemins,
 et jusqu'au chemin que ses frères avaient pris.
 Alors il emprunta ce chemin
 pour rechercher ses frères
 et ne pas retourner seul à la maison,
 car le père aurait été fâché contre eux.
 Il alla donc les chercher,
 pour leur remettre une feuille à chacun,
 et qu'ils retournent ensemble chez leur père.
 Il partit ; au premier village qu'il rencontra,
 on lui dit que ses frères y étaient passés.
 Il arriva à un second village,
 il y demanda de leurs nouvelles.
 On lui répondit qu'ils s'y trouvaient,
 mais qu'ils étaient en prison.
 La raison de leur emprisonnement,
 on la lui dit également :
 ils étaient venus chercher une femme⁸,
 oui, ils étaient venus chercher une femme.
 Or, cette femme,

ko ni cè o cè tagara a nyini
 è è ko u ka jamanatigi denmuso don
 ko ni cè o cè ye a nyini
 ko ni i ko ma diya muso nin dòn
 ko u bè i minè ka i kè u ka jòn de ye.
 ko Amadu seegin nin bèè tagara dennin nyini
 ko a ma sòn u si la
 ko u bèè kèra u ka jòn ye.
 Amadu Tara fana ko ko ale fana tè se ka segin
 ko o tuma ko ale fana bè kè jòn ye.
 ko barisa ko ale tèna segin ka a kòròkèw to
 ko a fana bè taga dennin nyini
 o fana ka fara u kan.
 Amadu Tara tagara
 bèè ye Amadu Tara deli
 ko a kana taga
 ko ni o tè, ko a tè segin a faso la tuguni.
 a ko abada
 ko fo ale ka taga
 ko ko ni a kòròkèw sara yòrò min, ko a bè sa yen.
 a tagara jamanatigi nin ka so
 a tagara denmuso nyini
 jamanatigi ye a fò a ye
 ko ayiwa, ko i kana taga
 ni i tagara, ni a tè i fè, i bè to yan dè.
 cènin ko ko a ! ko ale ko a bè to yan
 ko ale kòni bè dennin fè
 ko a bè taga a furu fana
 ko a bè taga a nyini ka a furu.
 o tuma na, a tagara
 u ye a jira dennin na
 u tagara dennin ka so jira a la.
 o ye a sòrò dennin tagara a ko
 dennin nana Amadu Tara sigilen sòrò dòn

chaque homme qui venait la demander en mariage
 — eh ! eh ! C'était la fille de leur roi —
 chaque homme qui voulait l'épouser,
 s'il ne lui plaisait pas,
 on l'arrêtait et on en faisait un esclave.
 Tous les huit Amadou y étaient allés,
 elle n'en avait voulu aucun⁹.
 Tous étaient devenus ses esclaves.
 Amadou Tara dit que lui non plus ne pouvait repartir ;
 lui aussi deviendrait un esclave.
 En effet il ne saurait repartir sans ses frères :
 il allait donc demander la fille en mariage,
 afin qu'on le traite comme ses frères.
 Amadou Tara s'en fut.
 On pria Amadou Tara
 de ne pas y aller,
 sinon il ne retournerait plus dans son pays.
 Il répondit que jamais il ne repartirait sans ses frères,
 qu'il devait y aller.
 Là où ses frères mourront, lui aussi, il mourra.
 Il se présenta chez le roi,
 pour lui demander la fille.
 Le roi lui dit :
 « Allons, n'y va pas !
 Si elle ne veut pas de toi, tu y resteras. »
 Le jeune homme dit que lui aussi, il resterait,
 qu'il aimait la fille,
 que lui aussi voulait l'épouser,
 et qu'il irait la chercher.
 Alors, il s'en fut.
 On lui montra où se trouvait la fille,
 on lui indiqua sa maison.
 Celle-ci était partie se laver.
 A son retour, elle trouva Amadou Tara assis.

a sinna ka a fò ko a bè cè min nyini
 ko kabiri a ye sigi nin bèe kè a ma a furu
 ko o ye nin cè nin de ye
 ko a bè nin cè nin de fè.
 a sinna ka taga jamanatigi wele
 ka Amadu Tara jira a la
 ko bòn ko a denmuso ko ko a bè nin de fè
 ko u bè furu siri.
 Amadu Tara fana ko ko a ka furu tè se ka siri
 ko fo a kòròkè minw bè yan ko fo olu ka na
 ko ale dun ye a mèn
 ko kòròkè ninw kèra jòn ye yan.
 o tuma a ye kòròkè ninw tógò fò
 o ye a sòrò kòròkè ninw bèe kèra
 sagagènnaw ni bagènnaw ye.
 u tagara u nyini kungo kònò
 ka na ni u seegin bèe ye
 o tuma na ka na furu siri.
 o bannen kò ko u bè taga
 ko Amadu Tara bè na so minkè
 Amadu Tara fana ko ko ale tè se ka na
 ko fo ni a ni a kòròw nana nyògòn fè.
 o kama, u ye kòròkè seegin fana bèe bila
 ka u bèe bò jònya la
 u ni Amadu Tara u nana so.
 Amadu Tara fana ko ko u bòra so
 ko u bè na fura nyini
 ka taga a di u fa ma dè
 ko komi fura sòròla
 ko u bè taga ni o ye fòlò
 ko aprè ko a bè segin ka na a muso fè.
 a ye o nyini muso nin fè
 muso sònna.
 o tuma a ni a kòròkè seegin bèe ye sira minè

Aussitôt elle affirma que l'homme qu'elle cherchait,
 attendant depuis longtemps et refusant de se marier,
 que cet homme, c'était celui-ci.
 C'était bien cet homme qu'elle aimait.
 Aussitôt, elle appela le roi
 et lui présenta Amadou Tara.
 Bien ! Sa fille disait aimer celui-ci,
 ils se marieraient donc.
 Amadou Tara dit qu'on ne pouvait célébrer le mariage
 sans que ses frères puissent y participer.
 Il avait en effet appris
 que ses frères étaient devenus esclaves ici.
 Alors, il donna le nom de ses frères.
 Il se trouvait que ceux-ci
 étaient devenus bergers de moutons et de chèvres.
 On alla les chercher en brousse,
 on revint avec tous les huit
 et on célébra le mariage.
 Après cela, on dit aux frères de partir dans la brousse
 et à Amadou Tara de regagner la maison de son épouse.
 Amadou Tara répondit qu'il ne pouvait y aller
 que si ses frères venaient avec lui.
 On libéra donc ses huit frères ;
 ils quittèrent tous l'esclavage.
 Ils accompagnèrent Amadou Tara chez sa femme.
 Amadou Tara raconta qu'ils avaient quitté leur pays
 pour aller chercher un médicament
 et le remettre à leur père.
 Puisqu'ils avaient ce médicament,
 ils iraient d'abord le porter,
 puis, après, il reviendrait chez sa femme.
 Il demanda l'accord de sa femme.
 Celle-ci accepta.
 Alors, il prit le chemin avec ses huit frères,

ko u bè taga u fa bara
fo u selen kungokolonba kònò
o ye a sòrò kòlòn dò bè yen.
kòròkè ninw ko ko minnògò bè u la
jaa u tun bè a fè ka Amadu Tara faga dè
u tè a fè a ka se so yen.
u selen kòlònba nin na dòròn
u ko ko minnògò bè u la.
u tagara yenninnò.
bòn, minèn tè u bolo
ji bè soli cogoya min na, fosi fosi
Amadu Tara fana ye a fò u ye
u ko komi Amadu Tara ye dògònin ye
ko u bè o lajigin kòlòn kònò
ka ji soli ka a di u ma
ko ni o sera ka ji soli ka a di u ma
ko u bè a labò
ko u bè u min ko o tuma, ko u bè taga.
Amadu Tara fana ma sòn ka u sòsò.
u ye a lajigin kòlòn kònò dòròn
u bèè bolila ka taga ka a to
ka a ka so siri jiri la yen ka taga.
u tagara, u tagara fo u sera u ka dugu la
ka taga fura nin di u fa ma
ka a fò Amadu Tara kòni kabiri o bòra yan
ko o farala.
ko o tagara muso nyini dè
ko u ma a tagafan si dòn.
jamanatigi nin fana kènèyalen
a ye Amadu Tara ba furu sa
ka a gèn ka bò dugu yèrè bèè la
fo ka taga a bila kungokolon kònò
ko mògò si kana se a bara yen
ko mògò si kana se a filè yen
ko hali dugumògò si.

disant qu'ils allaient retourner chez leur père.
Arrivés en pleine brousse,
ils se trouvèrent devant un puits.
Les frères dirent qu'ils avaient soif.
En fait, ils voulaient tuer Amadou Tara,
car ils ne voulaient pas qu'il retourne à la maison.
Arrivés à ce grand puits,
ils prétendirent avoir soif
et s'en approchèrent.
Bien. Ils n'avaient pas d'ustensiles
pour puiser de l'eau, rien, rien.
Amadou Tara le leur fit remarquer.
Ils répondirent que puisqu'il était le cadet,
ils allaient le descendre dans le puits,
il leur puiserait de l'eau¹⁰.
Quand ce serait fait,
ils l'en sortiraient,
ils boiraient et s'en iraient ensuite.
Amadou Tara ne voulut pas les contredire.
Après l'avoir descendu dans le puits,
ils s'enfuirent tous, l'abandonnèrent
et attachèrent son cheval à un arbre, là-bas.
Ils s'en allèrent, marchèrent, parvinrent à leur village
et remirent le médicament à leur père.
Ils lui dirent qu'Amadou Tara s'était séparé d'eux
depuis qu'ils avaient quitté le village,
qu'il était allé chercher une femme.
Ils dirent ignorer la direction qu'il avait prise.
Le roi, guéri,
divorça de la mère d'Amadou Tara,
la chassa du village
et l'abandonna en pleine brousse,
ordonnant que personne n'aille chez elle,
que personne n'aille la voir,
personne du village.

ni a ye min sen' ye yen ko o bè faga.
 Amadu Tara tora kòlòn kònò yen
 fo a bè nyini ka na sa
 sagagèna dòw tagara bò a kan kòlòn kònò.
 olu tun tagara ji nyini
 ka a di u ka sagaw ma.
 olu ka sòrò ka Amadu labò
 u ye a labò minkè,
 ale fana ka sòrò ka yèlèn a ka so kan
 a bè na minkè dòròn kungo kònò
 a sera ka bugu dò ye yen dugutilama fè yen
 a ye bugu dò ye yen, a jiginna ka taga
 a ye tasuma mènèmènè ye o buguda la
 a tagara o fan fè
 ko a bè taga o tigi lajè dòròn
 a nana a sòrò a ba de don.
 o tuma a ba fana ye a kunbèn
 ko a kana se dugu kònò yen dè
 ko ni a sera yen, ko a fa bè a faga
 ko a fa ye a gèn dè
 ko barisa a ma taga fura nyini ka na di a fa ma.
 Amadu Tara fana ye kuma cogoya bèè nyèfò a ba ye
 o tuma na a tora yen.
 Amadu Tara terikè sèbè minw tun bè u ka dugu la
 olu tun bè to ka u dogo
 ka na dumunni di ba nin ma dugutilama fè.
 mògò si tè bò a kala ma.
 olu nalen ni dumunni ye
 olu ye Amadu Tara sòrò yen
 Amadu Tara ye kuma nyèfò olu fana ye
 u ka sòrò ka taga u ka dugu.
 Amadu Tara terikè sèbè
 o ka jeli nyuman minw bèè bè yen
 ni a bè sòn olu ka kuma ma
 u tagara olu deli ka kuma nin cogoya bèè fò olu ye
 ko u ka taga a fò Amadu Tara fa ye

Celui qui s'y oserait, il le tuerait.
 Amadou Tara resta dans le puits.
 Il était sur le point de mourir,
 lorsque des bergers le découvrirent.
 Ils étaient venus chercher de l'eau
 pour la donner à leurs moutons.
 Ils firent sortir Amadou Tara.
 Aussitôt
 celui-ci enfourcha son cheval
 Sur sa route, en pleine brousse,
 il vit une case, au milieu de la nuit.
 Il vit la case, s'en approcha.
 Il vit du feu allumé à la porte de cette case
 et se dirigea de ce côté,
 pour voir qui y habitait.
 C'était sa mère qui s'y trouvait.
 Alors elle l'accueillit
 et lui dit de ne pas aller au village :
 s'il y allait, son père le tuerait ;
 elle raconta que son père l'avait chassée
 parce qu'il ne lui avait pas trouvé le médicament.
 A son tour, Amadou Tara expliqua tout à sa mère.
 Alors, il resta là.
 Les meilleurs amis d'Amadou Tara,
 ceux qui étaient de son village, en cachette,
 apportaient à manger à sa mère en pleine nuit.
 Personne n'était au courant.
 Lorsqu'ils arrivèrent avec la nourriture,
 ils trouvèrent Amadou Tara
 qui leur expliqua son histoire,
 puis ils retournèrent au village.
 Ces amis avaient dans le village leurs bons griots
 à qui le père se fiait, plus qu'à tout autre.
 Ils allèrent leur raconter toute l'affaire,
 et les prier d'expliquer au père

ko Amadu Tara bè yafa nyini a fa fè
 a bè nyini a fè u ka nyògòn ye
 a ka kuma kelen dòròn fò a ye
 ko o tuma na, ko o bè diya a ye kosèbè
 o tuma na jeli ninw fana tagara
 a bè sòn jeli min ka kuma ka tèmèn bèè kan
 o tagara ka taga kuma nyèfò a fè
 fa fana sònna ko a ka na u ka kuma.
 o tuma na, a nana, a ye a ka kuma fò a ye.
 fa ma da a la.
 bòn, a seginna ka taga a ba fè
 fo jinèmuso min ni Amadu Tara furula u ka jinèdugu la
 jinèmuso nin nana ka na a nyini u ka dugu la.
 jinèmuso nin nana dòròn
 Amadu Tara kòròkè ninw bèè
 Amadu Tara kòròkè seegin ninw bèè wulila
 ka jò jinèmuso nin kama sisan kòni
 ko u bè na jinèmuso nin furu,
 jinèmusonin fana tagara
 ko a bè jamanatigi de nyini ko ka a ye,
 a tagara a fè yen ka a fò a ye
 ko ale ko ale furula dò de ma
 u ka jinèdugu yenninnò.
 ko o tògò ye Amadu Tara
 ko o tigi tun tagara fura nyini
 ko ka na a di a fa de ma
 ko a ye fura sòrò
 ko a nana ko ale nana o tigi de nyini sisanninnò.
 fa ka sòrò ka da a la
 u tagara ci sama Amadu Tara ma.
 Amadu Tara nana
 o tuma a ni jinèmuso furula nyògòn ma
 fa ka sòrò ka jama bèè sigi ka denké seegin ninw
 ka u ka nkalon sigi u kun
 ka sòrò ka u bèè faga

qu'Amadou Tara voulait lui faire des excuses,
 qu'il souhaitait le rencontrer
 pour lui dire une seule chose
 qui lui ferait grand plaisir.
 Alors, les griots¹¹ eux-mêmes allèrent voir le père.
 Celui dont le père écoutait le plus la parole
 lui raconta la chose.
 Le père accepta que son fils vienne lui parler.
 Amadou Tara vint donc,
 mais le père ne le crut pas.
 Bien. Il retourna chez sa mère.
 Peu après, la femme-génie qu'il avait épousée
 vint le chercher dans le village.
 Dès qu'elle arriva,
 tous les frères d'Amadou Tara,
 les huit frères d'Amadou Tara, se levèrent,
 et entourèrent cette femme-génie,
 disant qu'ils désiraient l'épouser.
 Elle s'éloigna,
 répondant qu'elle voulait voir le chef du pays.
 Elle alla chez lui et lui raconta
 qu'elle avait été mariée à quelqu'un,
 là-bas dans le village des génies,
 quelqu'un qui s'appelait Amadou Tara.
 Celui-ci était venu chercher un médicament
 pour le donner à son père.
 Il avait obtenu ce médicament,
 et elle venait maintenant chercher cet homme.
 Alors le père crut à la vérité de l'histoire
 et fit appeler Amadou Tara.
 Amadou Tara vint
 et se maria avec la femme-génie.
 Le père ensuite réunit les gens du pays et ses huit fils.
 Il confronta ces derniers avec leur mensonge,
 ensuite, il les tua,

ka denké seegin ninw bèè faga.
o tuma na, Amadu Tara kelen tora a fa bolo.
u ba ninw fana bèè furu sara.
nsiirin nin banna.

il fit tuer ses huit fils.
Alors Amadou Tara resta seul avec son père.
Et le père répudia ses huit épouses.
Le conte est terminé.

NOTES

* Au thème de la quête d'un remède merveilleux que les fils doivent rapporter à leur père, s'en ajoute un autre, évoquant la légende biblique : Joseph trahi par ses frères.

1. Le symbolisme des nombres intervient continuellement dans la vie courante.

2. « Les Bambara pensent qu'un génie hante chaque torrent, mare ou puits, chaquealebasse d'eau, chaque goutte de rosée ; ils le nomment *jitigi* « maître de l'eau ». (G. Dieterlen. *Essai sur la religion bambara*, Paris, PUF, 1950, pp. 44-51). En fait, Faro, maître du verbe et détenteur de la vie est conçu sur terre comme un être unique dont le siège principal est le Niger et qui a le don d'ubiquité.

3. Le passage de l'eau signifie le passage dans un autre monde.

4. En bambara le terme qui désigne la feuille désigne aussi le concept de médicament.

5. Une menace pèse sur les mères des neufs garçons, en cas d'échec de leurs fils. Il est plus habituel de voir punir la descendance en raison du comportement des ascendants.

6. Le carrefour est un élément habituel des contes initiatiques. Il faut choisir entre deux chemins : petit ou grand, bon ou mauvais. A propos du carrefour, croisement de chemins, citons encore G. Dieterlen : « Le carrefour est habité par des génies *Soba* qui, sous l'obédience de Faro, interviennent constamment dans la vie des hommes. Tout ce qui est déposé en ce lieu leur revient et nul ne passe sans laisser une offrande ou un témoignage de sa présence : outil, coton brut, graines, tissus. » (op. cit. p. 139).

7. L'épervier, en tant qu'animal secourable, apparaît dans d'autres contes, notamment dans l'Enfant terrible.

Dans les versions européennes, ce rôle est joué par un aigle.

8. Les frères désobéissent au père : au lieu d'aller chercher le médicament pour leur père, ils cherchent des épouses pour eux-mêmes. Ce sont des fils indignes.

9. Réapparaît ici le thème de la fille difficile.

10. On peut rapprocher l'histoire d'Amadou Tara et de ses frères de celle de Joseph vendu par les siens.

11. Le griot joue ici encore un rôle de médiateur et de conseiller. (cf. : Le roi qui veut garder sa fille).

NAMARAMATU DENIN KARÒGÈLÈN

LA FILLE TERRIBLE



NAMARAMATU DENIN KARÒGÈLÈN

nsiirinin, nsiirinin
ko dennin dò bè yen
ko a tògò ye Namaramatu ye.
a bamuso ye a fò ko a ka taga a fakè wele ka na.
a fakè tògò ye Nònsi ye
a tagara ko baba, ko e ka na dumunni kè
ko fònhòn !
ko e na dumunni kè !
ko fònhòn !
a tagara a fò a bamuso ye
ko ne ye baba wele
o ko fònhòn !
a ye a fò ko sisan ni n tagara bilen tugun
ni n ye baba wele
ni a ko fònhòn
ne bè baba bugò !
a tagara ko baba, e na dumunni kè !
a ko fònhòn !
ko e na dumunni kè !
a ko fònhòn !
a bilen bolila ka na à fò a bamuso fè
a ye muruda ge ka a don a yèrè kun

LA FILLE TERRIBLE

Petit conte, petit conte.
Il y avait une fille¹
qui se nommait Namaramatou.
Sa mère lui demanda d'aller chercher son père.
Celui-ci s'appelait Nonsi².
Elle alla lui dire : « Papa, viens manger.
— *Fanhan* ! répondit-il.
— Viens manger.
— *Fanhan* ! »
Elle s'en retourna dire à sa mère
qu'elle avait appelé son père,
et qu'il avait répondu « *Fanhan*. »
Elle ajouta : « Si maintenant je repars l'appeler
si je l'appelle ' Père '
et qu'il me réponde ' *Fanhan* ',
je le frapperai. »
Elle repartit : « Papa, viens manger.
— *Fanhan* ! répondit-il encore.
— Viens manger !
— *Fanhan* ! »
Elle courut encore répéter tout à sa mère,
puis elle aiguisa son couteau

ko ni baba ye a fò bilen tugun fònhòn,
 ko ale bè baba kun tigè !
 a ko baba, na dumunni kè !
 a ko fònhòn !
 baba, na dumunni kè !
 a ko fònhòn !
 a ye baba kunkolo tigè.
 bamuso fana ko ko ale bè kuma
 a ye bamuso sin kelen tigè
 ka boli ka boli.
 ka taga bèn ni fyèntò dò ye
 ka o ka bèrè minè
 ka taga o jigin kòlòn kònò
 ka taga bèn ni fulakè dò ye
 ka a fò : fulakè, n bè misiw gèn !
 ka kè fulakè ka misiw gèn ye
 fulakè nana sunògò
 a ye fulakè ka misiw nyèdenw bèè bò
 ka taga a balabala
 di ye na a fò
 fulakè, e ma èndutigènkuru ye ?
 èndutigènkuruw ?
 an be èndutigènkuru dun bi !
 fulakè ye a ka misiw nyèdenw dun
 ka ban tuma min de
 misiw o ye nyògòn tuntun.
 fulakè ye Namaramatu gèn ka a gèn ka a gèn
 Namaramatu tagara don numunkè dò fè
 ko e ma a ye fulakè nin bè n gèn wa ?
 ko ne bè na don e ka aprantiya la
 ka na e ka fènw kè
 e ma a ye fulakè nin bè n gèn wa ?
 ko fulakè ka se yan bayi
 ko ale be nègè bilen

en disant : « Si mon père répète ' *Fanhan* ',
 je lui couperai la tête. »
 Elle répéta donc : « Papa, viens manger.
 — *Fanhan* !
 — Papa, viens manger !
 — *Fanhan* ! »
 Alors elle coupa la tête de son père.
 Comme sa mère lui dit qu'elle la dénoncerait,
 Namaramatou lui coupa un sein
 et s'enfuit en courant.
 Sur son chemin, elle rencontra un aveugle,
 elle prit son bâton
 et le jeta dans un puits.
 Elle partit encore et rencontra un Peul³.
 « Peul, je garderai tes vaches » proposa-t-elle.
 Elle garda les vaches du Peul.
 Le Peul s'endormit.
 Alors elle arracha les yeux des vaches,
 les fit cuire,
 puis elle retourna auprès du Peul :
 « Peul, ne vois-tu pas ces pois de terre hindous ?
 — Des pois de terre hindous !
 — Nous mangeons des pois hindous aujourd'hui ! »
 Ainsi le Peul mangea les yeux de ses vaches⁴.
 Quand il eut fini son repas,
 il vit les vaches se cognant les unes aux autres.
 Il chassa alors Namaramatou, il la chassa.
 Namaramatou entra chez un forgeron :
 « Ne vois-tu pas que ce Peul me poursuit ?
 Je serai ton apprentie
 et je m'occuperai de tes affaires.
 Ne vois-tu pas que ce Peul me poursuit ? »
 Le forgeron cria : « Que le Peul vienne donc ici,
 je vais rougir un fer

ka o turun fulakè la.
 fulakè bolila
 a nana sa
 ko e bè se ka i yèrè lafyè sisan !
 a ko ònhòn !
 numukè lara sa ka la
 ka kili bò.
 a ye nègè bilen ka a bilen ka a bilen
 ka a turun numunkèkili la.
 numunkè ye a gèn ka a gèn
 ka fò ko :
 Namaramatu le, ele tògò Namaramatu
 bamososinkelentigè, ele tògò Namaramatu
 fyèntòjigin kòlòn na, ele tògò Namaramatu
 numunkèkòkilitigè, ele tògò Namaramatu
 Namaramatu le, ele tògò Namaramatu.
 a tagara dugukònmògò dò fè
 ko kòndò dò bè yen
 ko la o la, su fè, a bè na ko
 su tè ko, dugu tè gè.
 a ko mun ?
 su tè ko, dugu tè gè ?
 ko bòn, an be a ye !
 a lara sa.
 kòndòba nin nana
 kòndòba kunkolo ye woro ye
 Namaramatu kunkolo ye wolonfila ye
 kòndòba nana :
 kòndòba bè dugu min na
 su tè ko, dugu tè gè.
 Namaramatu ye a fò
 wiyàn wiyàn wiyàn
 kòndòba nana kè da kun na
 ko waaah ka kògò syèn ka jigin

pour le lui enfoncer dans le corps. »
 Alors le Peul s'enfuit.
 La fille proposa au forgeron :
 « Tu peux te reposer maintenant.
 — D'accord. »
 Le forgeron se coucha,
 laissant ses testicules à découvert.
 La fille rougit un fer, le rougit, le rougit,
 et l'enfonça dans les testicules du forgeron.
 Le forgeron la chassa, il la pourchassa,
 et chanta :
 « Namaramatou, hé Namaramatou, c'est ton nom !
 Couper un sein à ta mère, c'est toi Namaramatou !
 Jeter le bâton de l'aveugle, c'est toi Namaramatou !
 Couper les testicules du forgeron, c'est toi Namaramatou !
 Namaramatou hé, Namaramatou, c'est toi Namaramatou ! »
 Elle s'en fut chez un villageois.
 Celui-ci lui dit : « Il y a un oiseau par-là,
 toutes les nuits, il vient et chante :
 « La nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas. »
 Elle s'étonna : « Que dit-il ?
 La nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas ?
 Nous verrons bien... »
 Et elle se coucha.
 Le grand oiseau s'approcha ;
 il avait six têtes,
 Namaramatou, elle, avait sept têtes⁵.
 Le grand oiseau chanta :
 « Au village où est le grand oiseau,
 la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas ! »
 Namaramatou répliqua :
 « *Wiyàn wiyàn wiyàn !* ⁶ »
 Le grand oiseau se posa sur la porte
 en faisant *waaah* ! Il creva le mur et se posa.

kònòba bilen ye a fò

kònòba be dugu min na

su tè ko, dugu tè gè.

— wiyan wiyan wiyan

a nana don Namaramatu kan ka sigi a kan

a bilen ye a fò

kònòba be dugu min na

su tè ko, dugu tè gè.

— wiyan wiyan wiyan !

a ye Namaramatu kunkolo tigè

Namaramatu ye a kunkolo tigè

a ye Namaramatu kunkolo tigè

Namaramatu ye a kunkolo tigè

a ye Namaramatu kunkolo tigè

Namaramatu ye a kunkolo tigè

a ye Namaramatu kunkolo tigè

Namaramatu ye a kunkolo tigè

Namaramatu ta tora saba

kònòba ta tora fila

a ye a fò :

kònòba bè dugu min na

su tè ko, dugu te gè:

Namaramatu ye a fò

— wiyan wiyan wiyan

— kònòba bè dugu min na

su tè ko, dugu tè ge.

— wiyan wiyan wiyan.

a ye Namaramatu kunkolo tigè

Namaramatu ye a kunkolo tigè.

Namaramatu ta tora fila

a ta tora kelen.

a ye a fò :

kònòba bè dugu min na

su tè ko, dugu tè gè.

— wiyan wiyan wiyan.

Il reprit :

« Au village où est le grand oiseau,
la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas !

— *Wiyán, wiyán, wiyán !* »

Il se dirigea sur Namaramatou et s'assit près d'elle.

Il répéta :

« Au village où est le grand oiseau,
la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas,

— *Wiyán, wiyán, wiyán. »*

L'oiseau coupa une tête à Namaramatou.

Namaramatou lui trancha aussi une tête.

Il coupa une tête à Namaramatou.

Namaramatou lui trancha une tête.

Il coupa une tête à Namaramatou.

Namaramatou lui trancha une tête.

Il coupa une tête à Namaramatou.

Namaramatou lui trancha une tête.

Il restait trois têtes à Namaramatou.

Il restait deux têtes au grand oiseau.

Celui-ci chanta encore :

« Au village où est le grand oiseau,
la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas ! »

Namaramatou répliqua :

« *Wiyán, wiyán, wiyán !*

— Au village où est le grand oiseau,

la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas !

— *Wiyán, wiyán, wiyán. »*

Il coupa une tête à Namaramatou.

Namaramatou lui en trancha une.

Il restait deux têtes à Namaramatou,

une seule à l'oiseau.

Il reprit :

« Au village où est le grand oiseau,
la nuit ne tombe pas, le jour ne se lève pas !

— *Wiyán, wiyán, wiyán. »*

a ye Namaramatu ta tigè
Namaramatu ye a ta tigè.
a ye kònòba nin faga.
Namaramatu ta tora kelen ye.
dugu gèra.
o ye a fò jòn le, ye kònòba nin faga,
bèè jèra
ka a fò ko Namaramatu don !
Namaramatu bolila ka boli
ka taga a yèrè kun fè.
n ye nsiirinin sòrò yòrò min, n ye a bila yen.

Il coupa une tête à Namaramatou.
Namaramatou lui trancha la sienne.
Elle tua le grand oiseau.
Namaramatou n'avait plus qu'une tête.
Le jour se leva.
On demanda : « Qui a tué le grand oiseau ? »
Tout le monde se rassembla
et cria : « C'est Namaramatou ! »
Mais Namaramatou s'enfuit en courant,
elle partit pour toujours.⁷
J'ai laissé le petit conte, là ou je l'ai trouvé.

NOTES

1. Ce conte fait partie du cycle de l'Enfant Terrible : c'est l'unique pièce du corpus où le héros soit une fille.
2. Littéralement : caméléon. Le père de l'enfant terrible est donc un animal.
3. Peul : ethnie voisine des Bambara ; ce sont surtout des éleveurs.
4. Faire manger au Peul les yeux de ses vaches s'assimile à un autre motif récurrent de ce type de récit : faire manger à la mère-lionne la sauce faite à partir de ses lionceaux tués par l'enfant terrible.
5. Le caractère extraordinaire de Namaramatou se précise : elle a sept têtes.
6. Par ces cris la fille imite l'oiseau et se moque de lui.
7. Namaramatou a rendu un service à la communauté mais cela n'était pas son propos : elle voulait se mesurer à l'oiseau mais ne souhaitait aucune gratification de la part de la société. Son attitude associative se concrétise dans sa fuite.

ALA ANI SONSANIN

LE LIÈVRE QUI VOULAIT AUGMENTER SA RUSE



ALA ANI SONSANIN

ayiwa, ntalen.
n ye a da nin de la.
sonsannin ani wòlò u tagara a fò Mangala ye
ko Mangala ka kengunya di u ma.
Mangala ye i kanto
a ko baasi tè
a ko n ye a mèn.
a ko aw bè fèèrè kè
aw bè na ni mininyan nyanama ye
aw bè na ni siginònòkènè ye
aw bè na ni limògòbarafa ye
aw bè na ni sosobarafa ye
ni aw ye o kè
aw bè na ni suruku nyanama ye
ni aw ye o kè tuma min
n bè kegunya n bè dò fara aw ka kegunya kan.
sonsannin tagara
a ye bara ta
a tagara sigi ma
ko nin bè a fa, nin tè a fa
nin bè a fa, nin tè a fa !

LE LIÈVRE QUI VOULAIT AUGMENTER SA RUSE*

Bien. Conte...
Voici un conte.
Le lièvre et la perdrix¹ étaient allés prier Dieu
qu'il leur donne la ruse.
Dieu parla :
« C'est bien !
J'ai entendu.
Il va falloir vous débrouiller² .
Vous ramènerez un python vivant ;
vous ramènerez du lait frais de bufflonne ;
vous ramènerez une gourde remplie de mouches ;
vous ramènerez une gourde remplie de moustiques.
Quand vous aurez fait cela,
vous ramènerez une hyène vivante.
Cela fait,
j'ajouterai de la ruse à votre ruse. »
Le lièvre s'en fut.
Il prit une gourde.
Il partit chez la bufflonne,
et dit : « Cela se remplit, cela ne se remplit pas ;
cela se remplit, cela ne se remplit pas ! »³

sigi ye i kanto ko mun don ?
a ko : òn ko ni n ye i sin kelen biri nin na
o tè ne ka bara fa.
a ko i lò dè !
a ye sin kelen biri
bara fara.
a ye o da tugun.
a tagara limògòw ma
a ko nin bè a fa, nin tè a fa
nin bè a fa, nin tè a fa !
limògòw ye i kanto
ko kòrò San, an bè mun nyògòn sòsò ?
a ko bara nin ko ko ni aw donna a kònò
ko aw tè a fa.
u donna a kònò mètè mètè mètè mètè
a ye o da tugun mènèku !
a tèmèna
a tagara sosow la.
a ko nin bè a fa, nin tè a fa
nin bè a fa, nin tè a fa !
sosow ye i kanto
ko e kòrò San ko a dun kèra cògò di ?
a ko bara nin de ko ni aw donna a kònò
ko aw tè a fa.
ko ayiwa, ko an be a mafilé !
u donna a kònò
u ye bara fa.
a ye o da tugun mènèku !
a tagara
a ye bere janba tigè
a tagara mininyan kan
mininyan ye i kanto
ko e ko a dun kèra cogo di ?

— « Qu'y a-t-il ? » demanda la bufflonne.
Le lièvre répondit : « Si je trais une de tes mamelles,
ce ne sera pas suffisant pour remplir ma gourde.
— Attends, tu vas voir cela ! » lui répondit-elle.
Le lièvre se mit à traire une mamelle.
La gourde fut remplie,
il la boucha.
Il se rendit ensuite chez les mouches
et dit : « Cela se remplit, cela ne se remplit pas,
cela se remplit, cela ne se remplit pas !
Les mouches demandèrent :
« Grand frère lièvre, de quoi est-il question ?
— Cette gourde dit que, si vous y entrez,
vous ne la remplirez pas. »
Elles y entrèrent, *mètèmètèmètè*⁴ !
Il ferma la gourde, *mènèkou*⁵ !
Il continua sa route.
Il se rendit chez les moustiques,
et dit : « Cela se remplit, cela ne se remplit pas,
cela se remplit, cela ne se remplit pas ! »
Les moustiques demandèrent :
« Hé, grand frère lièvre, que t'arrive-t-il ?
— Cette gourde dit que, si vous y entrez,
vous ne la remplirez pas.
— Bon ! Nous allons voir cela. »
Ils y entrèrent,
ils remplirent la gourde.
Le lièvre la boucha, *mènèkou* !
Il repartit.
Il coupa un grand bâton,
il alla chez le python.
Le python interrogea :
« Hé ! que t'arrive-t-il ?

a ko nin bere ye i kanto
 ko e mana i suma nin bereke nin ma
 ko ale be janya i ye !
 a ko an ka an suma !
 mininyan ye i la bere fè yòrò min
 a ye a ni bere siri kòrr !
 a ye o fana ta, a ye o doni.
 o bèè fèn kelen, a nana suruku ma.
 suruku ye i kanto
 ko e dun ni nin bèè bè taga min ?
 a ko an bè taga
 ni i be se
 n bè yèlèn i kan ni n ka minanw
 i be taga n danda
 an be taga.
 u ye turaba dò de faga
 an bè taga ka taga a sogo dun sa.
 a ko hèn ?
 a ko yo !
 a ko ayiwa, n bè taga i nò fè.
 a ko n be yèlèn i kan
 a ko ònhòn, i bè yèlèn n kan !
 òn ! sonsan ye i pan ka i fili surukukò rò
 ka karafè don a da la.
 a ye nугurè sigi tuma min
 u bè tagalen, a ko :
 Mama Ngala ko ko n ka a sanba siginòndkènè dò.
 siginòndkènè dò filè ti, nyamògòsanba !
 Mama Ngala ko ko n ka a sanba limògòbatafa.
 limògòbatafa dò filè ti, nyamògò sanba !
 Mama Ngala ko ko n ka a sanba sosobatafa.
 sosobatafa filè ti, nyamògòsanba !
 Mama Ngala ko ko n ka a sanba mininyan kènè dò.
 mininyan kènè dò filè ti, nyamògòsanba !

— Ce bâton affirme
 que, si tu te mesures à lui,
 il sera plus long que toi.
 — Mesurons-nous ! » dit le python.
 Lorsqu'il fut couché le long du bâton,
 le lièvre l'attacha au bâton, *korr*⁶,
 le posa sur son épaule et l'emporta.
 Cela fait, il se rendit chez l'hyène⁷.
 L'hyène lui demanda :
 « Où vas-tu avec tout cela ? »
 Le lièvre de dire : « Nous partons !
 Si tu peux me porter,
 je monte sur toi avec mes affaires,
 tu m'emmènes
 et nous partons !
 On a tué un grand taureau,
 nous irons manger sa viande. »
 L'hyène dit : « Quoi ? »
 Le lièvre répondit : « C'est vrai.
 — Bon ! Je te suis.
 — Je monte sur toi !
 — D'accord, tu montes sur moi. »
 Hop ! Le lièvre sauta et s'agrippa au dos de l'hyène,
 et lui mit le mors dans la bouche.
 Quand il eut mis la sangle,
 en partant, il chanta :
 « Le grand Dieu dit d'apporter du lait frais de bufflonne.
 Voici du lait frais de bufflonne, cadeau de maître !
 Le grand Dieu dit d'apporter une gourde de mouches.
 Voici une gourde remplie de mouches, cadeau de maître !
 Le grand Dieu dit d'apporter une gourde de moustiques.
 Voici une gourde remplie de moustiques, cadeau de maître !
 Le grand Dieu dit d'apporter un python vivant.
 Voici un python vivant, cadeau de maître !

Mama Ngala ko ko n ka a sanba unhun kènè dò.
unhun kènè dò filè ti, nyamògòsanba !

e ! suruku ko
a ko e dògò San !
ko unhun kènè dò !
a ko i bè fèn bè lati la fo unhun kènè dò !
unhun kènè dò dibilen bè n nyè kòrò de !
a ko mun na ? i tè !
a ko na, awwa !
u tagara ka taga
fo u sera Ala wutala ma
a ko :

Mama Ngala ko ko n ka a sanba siginònò kènè dò
siginònòkènè dò filè ti, nyamògòsanba !
Mama Ngala ko ko n ka a sanba limògòbatafa.
limògòbatafa dò filè ti, nyamògòsanba !
Mama Ngala ko ko n ka a sanba sosobatafa.
sosobatafa dò filè ti, nyamògòsanba !
Mama Ngala ko ko n ka a sanba mininyan kènè dò.
mininyan kènè dò filè ti, nyamògòsanba !
Mama Ngala ko ko n ka a sanba unhun kènè dò.
unhun kènè dò filè ti, nyamògòsanba !

a ye o bè di Mangala ma
Ala wutala fana ko
a bèè bila yan
a ko boli, i ka taga i biri !
sonsannin tagara ka taga i biri.
Ala wutala ye fèn girinba dò bò wuuu !
a bè a ci a kòrò yòrò min.
sonsannin ye i pan ka taga i jò pak !
a ko ònhòn
ni ne tun ye kegunya wèrè di i ma
i bè n lajigin san fè
ne Ala wutala
n ye a ta yòrò min, n ye a bila yen.

Le grand Dieu dit d'apporter un ouhou vivant⁸.
Voici un ouhou vivant, cadeau de maître !

— Hé, fit remarquer l'hyène,
Hé, mon petit frère lièvre,
un ouhou vivant ?
Tu as été clair sur tout, sauf sur le ouhou vivant.
Le ouhou vivant est obscur à mes yeux. »
— Pourquoi ? Ce n'est pas toi !
Viens ! Awa ! »
Ils marchèrent, marchèrent
et arrivèrent chez Dieu Tout-puissant.
Le lièvre chanta :

« Le grand Dieu dit d'apporter du lait frais de bufflonne.
Voici du lait frais de bufflonne, cadeau de maître !
Le grand Dieu dit d'apporter une gourde de mouches.
Voici une gourde remplie de mouches, cadeau de maître !
Le grand Dieu dit d'apporter une gourde de moustiques.
Voici une gourde remplie de moustiques, cadeau de maître !
Le grand Dieu dit d'apporter un python vivant.
Voici un python vivant, cadeau de maître !
Le grand Dieu dit d'apporter un ouhou vivant.
Voici un ouhou vivant, cadeau de maître ! »

Puis il donna tout à Dieu.
Dieu le Tout-Puissant parla alors :
« Laisse tout ici !
Pars, cours et baisse-toi. »
Le lièvre partit en courbant l'échine.
Dieu le Tout-Puissant sortit un objet lourd, *wou*⁹.
Il le jeta en direction du lièvre.
Celui-ci sursauta et s'arrêta, *pak*¹⁰.
« Oui, vraiment, conclut Dieu,
Si je te donnais une ruse supplémentaire,
tu me ferais descendre d'en haut,
moi Dieu le Tout-Puissant. »
J'ai laissé ce conte là où je l'ai pris.

NOTES

* Ce conte, assez répandu dans l'Ouest africain, entre, par son personnage central, dans un ensemble plus vaste : celui du personnage décepteur (en anglais, trickster). Au Soudan et en Afrique du Sud ce rôle est joué par le lièvre, en Afrique centrale et au Cameroun par la tortue ou par l'antilope noire, dans la zone atlantique par l'araignée toilière. Dans ce récit particulier, la visée du lièvre n'est pas l'obtention de quelque bonne nourriture, de richesse ou d'une épouse ; il veut augmenter son intelligence et devenir supérieur aux autres animaux. C'est justement ce but qui fait que dans la majorité des variantes, tout en réunissant les « épreuves impossibles », il n'aura pas la récompense promise. Sa demande qui ferait de lui presque l'égal de Dieu paraît démesurée. Cela se comprend d'autant mieux que, dans les sociétés africaines, l'indépendance et son corollaire, l'individualisme, ne sont pas tolérés. Dans des variantes où l'enjeu des épreuves n'est pas l'augmentation de la ruse mais où le lièvre veut avoir la vie sauve ou bien veut épouser la fille du roi, il obtient satisfaction.

1. Le conteur parle ici de la perdrix qui accompagne le lièvre mais dans la suite du conte il n'en est plus question.
2. Dieu impose au lièvre un certain nombre de tâches à accomplir, qui mettent en œuvre l'habileté du quêteur. De telles épreuves caractérisent également les rites initiatiques : pour être membre à part entière d'une société, il faut faire ses preuves.
3. En arrivant chez la bufflonne, le lièvre lui adresse des paroles provocatrices par l'emploi de deux énoncés contradictoires. La bufflonne est obligée de réagir sinon elle serait minimisée aux yeux du lièvre. La stratégie du lièvre sera la même avec les mouches, les moustiques et le serpent.
4. Onomatopée qui imite le bruit des mouches pénétrant dans la gourde.
5. Onomatopée qui évoque le bruit de la gourde fermée rapidement.
6. Onomatopée qui exprime la façon énergique dont le lièvre attache le python au bâton.
7. Pour attraper l'hyène, le lièvre use d'un stratagème auquel il recourt dans beaucoup de contes, il provoque sa gourmandise, sachant que, sur ce plan, l'hyène ne peut se dominer.
8. Le lièvre ne voulant pas éveiller le soupçon de l'hyène ne la désigne pas par son nom mais par son cri ouhou.
9. Onomatopée pour traduire la chute d'un poids lourd.
10. Onomatopée qui imite l'arrêt net pour éviter un danger.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CITÉS :

- EQUILBECQ François-Victor, *Contes populaires d'Afrique occidentale, précédé d'un essai sur la littérature merveilleuse des Noirs*. Nouv. éd., Paris, Maisonneuve et Larose, 1972, 512 p.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, « Les calebasses brisées. Etude du thème initiatique dans quelques versions africaines des "Deux filles" », *Cahiers de Littérature Orale* 1, 1977 : 23-66.
- CALAME-GRIAULE G. et GÖRÖG-KARADY V. « La calebasse et le fouet : le thème des objets magiques en Afrique Occidentale », *Cahiers d'Etudes Africaines* 12, 1972 : 23-66.
- DIETERLEN Germaine, *Essai sur la religion bambara*. Paris, PUF, 1960, XX-250 p.
- GÖRÖG-KARADY Veronika, PLATIEL Susanne, REY-HULMAN Diana, SEYDOU Christiane, *Histoires d'enfants terribles (Afrique noire). Etude et anthologie*. Préface et conclusion par G. Calame-Griaule. Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, 301 p.
- PAULME Denise, « Morphologie du conte africain », *Cahiers d'Etudes Africaines* 12, 1972 : 131-163.

RECUEILS DE CONTES BAMBARA :

- BAILLEUL Charles, *Contes*. Faladié, 1972, multigr., 59 p.
- GÖRÖG-KARADY Veronika et MEYER Gérard, *Contes Bambara du Mali et du Sénégal Oriental*. Paris, 1974, multigr., 537 p.
- GÖRÖG-KARADY Veronika et DIARRA Abdoulaye, *Contes bambara du Mali et Mali bamanan nsiirinw*. Paris, Publications Orientalistes de France, 1979, 2 vol., 119 p., 111 p.
- GÖRÖG-KARADY V. et MEYER G., *L'enfant rusé et autres contes bambara : Mali, Sénégal Oriental*. Paris, CILF, 1984, 160 p.
- THOYER-ROZAT Annik, *Le riche et le pauvre. Conte bambara du Mali par Tayiru Banbera*. Paris, L'Harmattan, 1981, 115 p.
- TRAVELE Moussa, *Proverbes et contes bambara accompagnés d'une traduction française...* Paris, P. Geuthner, 1923 (réimpression Maisonneuve et Larose, 1977).

TABLE DES MATIERES .

Introduction	1
Les Bambara	10
Syèfan ani syèdennin	
Histoire de création	17
Mansakè denmuso furuli	
Une fille difficile à obtenir	25
Baninjègèné furuli	
Le nom qu'il faut trouver	31
Baramuso jugu	
La coépouse jalouse	39
Sinamuso jugu	
La méchante coépouse	49
Subagamuso ani a biranmuso	
La sorcière et sa belle-fille	55
Denmuso fila	
Les deux sœurs	69

Dògònin ani kòròkè	
Les échanges successifs	89
Cènin kegunman	
L'enfant rusé.	103
Amadu Tara	
Amadou Tara	119
Namaramatu denin karògèlèn	
La fille terrible	147
Ala ani sonsanin	
Le lièvre qui voulait augmenter sa ruse	161
Bibliographie.	173



Dépôt légal 1985 - 3e trimestre
SELAF 5, rue de Marseille
75010 Paris.